



Noir, l'Arc-en-ciel

*Pièce de Raymond DERYNCK,
avec cinquante six personnages et un métier à tisser,
pendant la croisade contre les albigeois.*

Argument et style

Cette pièce suit quelques personnages pendant la Croisade contre les ALBIGEOIS au début du 13^{ème} siècle. Pour l'essentiel, les personnages sont du Sud et perçoivent donc la croisade comme une agression formidable.

La première partie se situe à Narbonne et se déroule dans un laps de temps très court (quelques semaines) au tout début de la croisade.

La seconde partie au contraire couvre une période de trois ou quatre décennies pour se terminer au siège de MONTSEGUR.

Pour ne pas subir le décalage de la langue, de la mystique et les anachronismes inévitables, le choix d'un style poétique a été pris spontanément. Le caractère épique et les images essayent de faire percevoir à un auditeur contemporain les préoccupations qui ont bouleversé les âmes de cette époque.

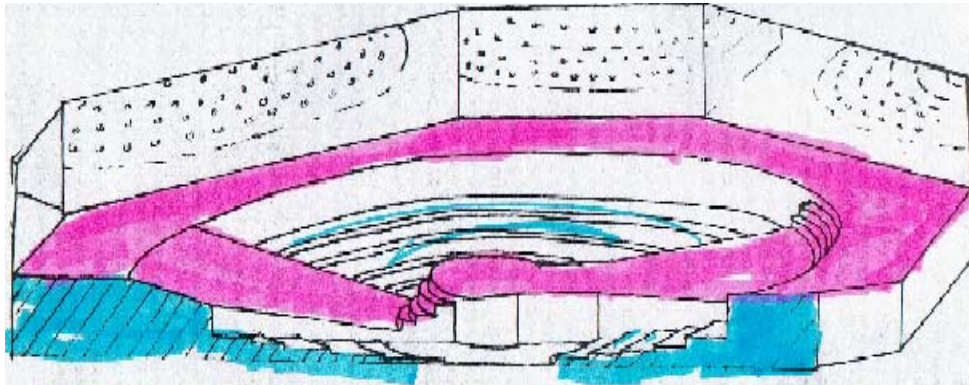
Le recours aux chœurs procède de la même préoccupation pour rendre perceptible le sentiment collectif.

Création de la pièce

"Noir, l'arc-en-ciel" a été montée et jouée avec succès en 1977 à l'occasion d'un stage d'art dramatique à l'institut Georges Heuyer de Neuilly-sur-Marne. Cette réalisation s'est appuyée sur un principe de distribution où hormis les personnages principaux, les comédiens pouvaient assurer plusieurs personnages. Il n'y a pas eu d'autre présentation du texte depuis lors.

Scénographie

Le dispositif scénique pour "Noir l'arc-en-ciel" pourrait ressembler au schémas ci-dessous.



Coupe simplifiée, avec en rouge les aires des jeu. Le dispositif est entouré de miroirs où le spectateur voit le public.

A la création, le dispositif était frontal. Quelques structures mobiles manipulées par les comédiens permettaient de construire à vue, comme un "lego", des formes et des espaces adaptés aux diverses scènes ; Montagnes, halles, ateliers, fortifications, architectures variées.

Le Titre " Noir, l'Arc-en-ciel"

L'Arc-en-ciel est le phénomène physique produit par la décomposition de la lumière blanche quand elle traverse un prisme ou un écran de brume. Le noir en revanche n'est pas une couleur mais l'absence de lumière. Parler de l'arc-en-ciel noir est un paradoxe qui n'a pas plus de sens que de parler de la sécheresse de l'eau ou de la volatilité d'une enclume.

Toutes les sociétés comme les Cathares issues du manichéisme (croyance en la présence simultanée et créatrice, du « bien » et du « mal ») ont eu un destin tragique. Proclamer que toute chose ici bas est d'essence maléfique conduit semble-t-il « Le Mal » à se manifester sous sa forme la plus destructrice : il vient ainsi confirmer cette vérité en anéantissant ceux qui se chargent de la révéler.

C'est ce paradoxe que le titre « Noir, l'Arc-en-ciel » tente d'illustrer par la métaphore de la lumière.



Noir, l'Arc-en-ciel

La Table des scènes

Première partie

Prologue et chœurs
Pierre et Alaïs
Scènes du Marché
Conférence contradictoire
Consolamentum
Fin de la conférence
Atelier de tissage
Chœur de Béziers
Fin de l'Atelier
Offre et demande en mariage
Scène de nuit à Narbonne
Départ de Pierre.

Seconde Partie

Bataille
Champ
Scène de la mort de Thomas
Bûcher de Thomas
Première Scène de la montagne
Descente de la montagne
Les Français
Pierre et Flaoune
Deuxième scène de la Montagne
Montségur

Chœurs du Bûcher	L'assaut
	Le bûcher
	La fête
	Chœur de la terre brûlée.

Les 56 personnages

Personnages principaux

Flaoune	<i>Alégorie du temps, tisserand</i>	Colomba	<i>Jeune femme Cathare</i>
Pierre	<i>Apprenti tisserand</i>	Fabrissa	<i>Jeune fille cathare</i>
Balastan		Thomas	<i>Frère de Colomba, Cathare, Apprenti</i>
Alaïs	<i>Jeune bourgeoise, amie de Pierre</i>		



Noir, l'Arc-en-ciel

Personnages importants

Crieur au cuir	<i>Camelot</i>	Padre	<i>Prêtre catholique</i>
Herauts 1 et 2		Martelier	<i>Chevalier du Nord</i>
Archevêque		Bertrand	<i>Chevalier du Sud</i>
Cathares (conférence)		Carmier	<i>Ecuyer de Bertrand</i>
Michel	<i>Père de Fabrissa</i>	Noémien	<i>Gueux</i>
Arnaud	<i>Maître tisserand</i>	Mathieu	<i>Gueux</i>
Alex	<i>Bourgeois, Père d'Alaïs</i>	Guillaume	<i>Berger, père de Pierre</i>
3 français (muets)		Vieillard	
Raoul	<i>Officier français</i>	Serge	<i>Troubadour</i>
Raymond de Perella	<i>Chef de garnison à Montségur</i>		

Personnages secondaires

Marchand de tapis	Clerc au baiser	Veilleur	
Marchande de blé		Uc	<i>Compagnon de Guillaume</i>
Parfait, client de la précédente	Marchand de vaisselle	Joseph	<i>Chevalier Français</i>
	Client aux assiettes	Paul	<i>Chevalier Français</i>
Marchande d'osier	Marchand de livres	Pons	<i>Officier à Montségur</i>
	Ioter		

Personnages annexes

Client du Marchand de tapis		Clerc au latin
Sanil	<i>Ecuyers Français</i>	Garde
Claude	<i>Ecuyers Français</i>	Bertrand (A Montségur)
Un pèlerin		Un soldat
Un homme		Sentinelles 1 et 2
Bourreaux		

Chœurs, foules, groupes et représentations diverses



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

Prologue et chœurs



laoune entre lentement en costume du temps : démarche royale, petits sourires discrets au public.

Flaoune :

Je n'ai rien à vous dire, rien à expliquer, rien à décrire et rien à proférer qui puisse vous atteindre. Si je me couche là, ou si je me déshabille, entièrement nu, serez vous gênés, agacés ? Ecoutez cette musique !

----- *Musique* -----

Les anges du temps :

Le temps. Ah le temps !
Chut ... Ecoutez le passer.
Coutez-passer
Tez-le
Passer le temps
Bon dieu, vous ne bougez pas ?
Alors le temps pourrait ne pas avancer.

Flaoune :

Non mais comprenez bien.

Sur ce texte, les anges du temps lui enlèvent son costume puis se dévêtent eux-mêmes.

Est-ce que vous pouvez choisir une seconde parmi toutes celles qui défilent, et il y en a !
Prenez une seconde. Top ... top. Pour cette seconde essayez de ne rien perdre du temps qui coule entre les deux tops. Top ... top.
Ce temps. Cette seconde, elle est à vous, dans votre intimité. Mais elle ne vous appartient pas. Essayez d'en récupérer des bribes.

Rapide et sentencieux.

Le doigt le plus étrange et le mieux développé dans la technique de suivi et de désignation du temps, peut bien avoir des trous dans son temps et ne pas s'apercevoir du temps qui passe, parce que ce temps, il le passe ailleurs, justement.

Inquisiteur au public :

Qu'est ce que je viens de dire ?

Je viens de dire que si vous êtes ici et que vous pensez à autre chose, ça n'a plus aucun intérêt pour vous. Pour moi, je m'en moque, vous avez payé la place.

Il y en a d'autres qui sont là, là bas, pour vous raconter une histoire. Une histoire presque inventée, je vous invite à l'écouter.

Cela aurait pu se passer il y a fort longtemps.

Dans un treizième siècle de moyen âge.

Dans un Languedoc de soleil.

Dans une tragédie de théâtre.

L'histoire n'a duré pas moins de cinquante ans; nous la raccourcirons à deux heures. Et ne vous étonnez pas si les jeunesses du début éprouvent quelques difficultés pour ressembler à des vieillards à la fin.

Il y avait un roi de France. Mais la France c'était Paris.

Il y avait un Pape.

Il y avait des tas de petits et grands seigneurs qui frétilaient au seul projet de croisade ou d'éclat chevaleresque.

Il y avait le droit de cuissage.

Il y avait du soleil sur Narbonne et sur Toulouse.

Il y avait aussi sur Narbonne et sur Toulouse ceux qui disaient que le Pape et sa ribambelle de curés étaient des salauds et des usurpateurs.

Le Pape et les curés auraient piqué la place qui revenait à des gens honnêtes, donc pas riches, à des gens libres, donc pas mesquins, à des gens tolérants, donc pas des curés vicieux et avarés. Bref ceux là qui n'aimaient pas le Pape et sa clique l'accusaient d'être sur la terre le représentant de Satan. Et à Toulouse on les croyait assez facilement quand ils prétendaient être, eux, les représentants de dieu.

Il étaient pauvres, libres, tolérants, et allaient par tout le pays pour prêcher leur pauvreté, leur amour et leur liberté.

Ils allaient par deux.

Le chœur :

Par deux ils ont couru la terre,

La terre de Fanjaux, la terre de Muret.

On les appelait « les bonshommes »

A Carcassonne, ils ont parlé de dieu.

Leur chemin était long.

A Foix, ils ont montré Satan.

Barons Bourgeois et paysans les aimaient.

Leur parole était sagesse.
Les enfants s'endormaient près des feux,
Et la veillée s'achevait bien plus tard.
Ils sont allés jusqu'en Provence
En mangeant peu,
Le ventre pauvre et les yeux lumineux.
Leur chemin était long.
Nul ne leur fermait sa porte.
Ils consolaient les moribonds.

Au delà des montagnes,
Bien plus loin que la mer,
Plus haut que l'épervier,
Au delà du soleil.
Leur langage venait d'ailleurs
Et tous le comprenaient.
Ils aimaient la sueur du potier;
L'haleine du laboureur,
Les cris de l'enfant qui joue.
Il pleuraient pour l'ivrogne, le lâche, l'assassin.
Leur mains avaient usé le bâton du voyage.
Les matins d'hiver avait agglutiné leurs cils.
Leur chemin était long.
De la mort ils goûtaient la joie et la délivrance.
Le pêcher fleurit au printemps, il abrite le chat sauvage.
L'avare et l'orgueilleux jouissent des chants des ruisseaux et des respirations de l'été.
Dans leur colère généreuse, ils chantaient la chaleur du ciel et dénonçaient la mort se glissant derrière les plaisirs.
La liberté s'arrête aux recoins du hasard,
Au cris des ventres vibrants,
Aux rêves de puissance et d'amour.
Au crépitement de la flamme.
Ils disaient que la vie, que l'air que la rivière
Maintiennent l'homme aux fers.
Ils avaient découvert une autre liberté.
Ils s'étaient dévêtus des oripeaux qui font aux bourgeois la démarche puissante et l'estomac autoritaire. Ils avaient laissé la famine envahir leur ventre douloureux et craquelé.
Ils avaient dormi sur des neiges brûlantes.
Les corps devenaient si ténus et si évaporés, que leur silhouette découpée contre le ciel flambant dansait sur les montagnes comme leurs paroles dans les cœurs.
Au fond des douceurs de la brise roule le feu de la tempête. Dans l'ivresse des moissonneurs suintent des terreurs de famine.
La cheminée ou fume la tisane des veillées deviendra l'incendie des cités de débauche.

La mère berce son enfant, les seins nus et luisants,
 Elle tranchera demain la gorge au fils des riches,
 Elle lacérera le visage terreux du malheureux roué pour viol.
 L'assassin édenté donne la chaleur de sa bure à une fille plus honteuse au
 carrefour des trois rivières.
 Le compagnon qui écoute les pleurs du vagabond, le livrera aux coups de
 jeunes gens ivres de violence et d'amour.
 L'amante rêve au creux des fourrures du lit, de jouissances amères, de
 souffrances pour son amant.
 C'est au bord de la mort que le blessé trouve la victoire.
 C'est ce que disaient les bonshommes.
 Et le bien et le mal se partagent le monde.
 Le soleil se mélange à la nuit et vivifie les ombres.
 Le vent anime le feuillage des eucalyptus d'ivresse.
 Mais le roc reste inerte sous les feux de midi, souche étendue aux pieds de
 l'éternité.
 Moite et caressante, la nuit protège la fièvre d'agonie.
 Le somnambule assassine sous des pouvoirs lunaires.
 Illusion de lumière, la maison brûle des nourritures qu'elle avait engrangées.
 S'il est un dieu de vie et d'éternité, s'il existe une parcelle d'amour sous la
 feuille qui goutte après l'orage et dans l'odeur des humus de l'été,
 Ce dieu n'a pu créer l'univers de décomposition où l'âpreté et l'avarice
 rôdent autour de la beauté.
 C'est ce que disaient les bonshommes.
 Il existe un dieu de beauté.
 Il existe un dieu de malheur et d'absence.
 Tout ce qui est est le fruit de l'étroit mélange d'amour et de déchirement,
 d'oubli et d'éternité.
 Tout ce qui vit est le champ de la lutte où le mal se résoudra en son
 inexistence.

Flaoune :

Et là, les curés commencent à n'être plus d'accord.
 Que l'on montre le Mal quand il est évident, que l'on dise que des choses
 sont bonnes et d'autres détestables, passe. Encore que les curés font partie des
 choses détestables, et un curé n'aime pas se sentir du mauvais côté.
 Du moins n'aime-t-il pas que cela se sache. Mais dire que dieu n'est pas le
 créateur, lui qui justement s'est payé toute la genèse
 Et le soleil ? Et la flotte ? Les écumes blanchissantes ... les frises de
 montagnes, les neiges éternelles bien sûr. Les criquets et les sauterelles, les
 biquettes et les tourterelles. Les lionceaux, les rats d'égouts, les caravanes du
 désert, la tendre peau velue des mâles athlétiques, l'eau des sources et les
 chants d'oiseaux ?

Non cela devrait être interdit, les bonshommes sont des hérétiques !
Alors on décida d'organiser de grandes conférences, des matches de bible.
A ma gauche, les bonshommes !
Gras et dorés, voilà les curés à ma droite !
Des matches excitants et mystiques qui s'installaient avec éclat devant le
parvis des églises, sur les places et dans les marchés.
Et les gens adoraient ça.
Dieu contre le Diable.
Celui qui gagnerait serait Dieu.
Le jeu en valait le cierge.

*Sur ce texte de Flaoune, le chœur est devenu la foule du marché où se déroulera la
conférence contradictoire. Animation de rue. C'est dans cette foule que Pierre et Alais vont se
rencontrer.*



** Noir, l'Arc-en-ciel **

Pierre et Alaïs

Sur le texte de Flaoune, le chœur est devenu la foule du marché où se déroulera la conférence contradictoire. Animation de rue. C'est dans cette foule que Pierre et Alaïs vont se rencontrer.

Pierre :

Alaïs ! Alaïs ! Ma colombe, je te trouve. J'ai tourné dans Narbonne plus de cinq fois, j'ai frappé chez ton père et ta mère, ils m'ont dit que tu étais aux quartiers bas chez Fabrissa. Et là non plus, tu n'étais pas.

Alaïs :

Pierre, tu n'est pas chez ton maître ?

Pierre :

Aujourd'hui, personne n'a tissé. La conférence excite aussi bien l'artisan que ses apprentis, et tous veulent écouter les curés et les bons chrétiens. Je te cherchais ma mésange pour que nous y soyons ensemble.

Alaïs :

Je n'aime pas ces grands discours d'où les bourgeois sortent malheureux et inquiets.

Pierre :

Ma fauvette, c'est presque une fête ! Et les curés ont toujours tord.

Alaïs :

Cela ne plaît pas à mon père qui est fidèle à la messe, à vêpres et à confesse.

Pierre :

Moi aussi, je suis catholique ! Mais ces discours m'amuse. Quand le curé toussoie, le sacristain agite ses grelots pour obtenir le silence.

Alaïs :

Non Pierre, je n'irai pas.

Pierre :

Mon coucou ...

Alaïs :

Ces abricots sont pour Fabrissa et son père malade.

Pierre :

Quand j'y étais, il dormait. J'entendais son ronflement depuis le seuil. Allons ensemble écouter la conférence, puis tous les deux nous porterons les abricots. *Il prend le panier, le pose. Alais ne dit rien. Il l'embrasse, reprend le panier, et aperçoit Flaoune.* Flaoune !

Flaoune :

Eh ! les tourtereaux ! Les clochers des églises sont une meilleure place que les rues pour vos bécots !

Pierre :

Nous allons à la conférence. Tu viens ?

Flaoune :

Bien sûr. Je vous jure que cette fois encore, aucun ne voudra entendre raison, et des deux dieux des bonshommes, on ne saura pas lequel est celui des curés.

Pierre :

Il n'y a qu'un dieu, Flaoune. Et les curés s'ils sont de méchants hommes disent quand même les mots de Jésus.

Flaoune :

Ta .. ta .. ta .. ta .. Ce n'est pas à nous de discuter. C'est à eux ... pour l'instant. Allons les écouter.



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

Scènes du Marché

Marchand de Tapis :

Ornez vos demeures de ces tapis de pureté qui ont été tissés en Grèce. Ils n'ont pas souffert du voyage malgré trois tempêtes que Lucifer attira sur le navire. Si vous reniflez ces poils, la mer vous sentirez. Ce sont des coquillages odorants.

Client :

Je sens rien !

Marchand de Tapis :

Ôte la cire de ton nez ! *Le client se mouche dans le tapis.* et viens t'étendre sur cette merveille. Pour sommeiller on n'a pas fait mieux. En dormant dessus j'ai vu dieu.

Client :

En s'allongeant sur le tapis. Ah ! Et à quoi ressemble-t-il ?

Marchand de Tapis :

Plein de poils, comme le tapis. Et si tu aperçois ses yeux, ils ont la couleur des oranges. Dors frère, mais réveille toi à temps pour me payer.

Parfait :

Ton blé, ma sœur, mets en trois livres dans ce sac.

Marchande de blé :

Je t'en mets quatre au même prix.

Parfait :

Pourquoi ma sœur ?

Marchande de blé :

Nous sommes de la même foi. Je demande ta bénédiction.

Parfait :

La marchande s'agenouille. Que dieu t'accorde la délivrance, et que l'esprit vienne te visiter avant la mort. *Elle se relève.* Reprends cette livre. Elle ne m'appartient pas. Offre la plutôt à un bon croyant de notre foi.

Crieur au cuir : *Rapide et accrocheur*

Voici l'ensemble le plus utile, le plus perfectionné, le plus travaillé. Fruit du labeur et de l'imagination des artisans de Foix et de Lavelanet réunis. Tanneurs, bottiers ébénistes ont travaillé huit mois pour parfaire ce chef d'œuvre.

Voulez-vous une ceinture ? en voilà une !

En voulez-vous une autre ? Celle-ci !

Deux autres ? Elles sont là !

Cinq six sept huit !

Je vous offre ces ceintures ! De la belle ouvrage ! Ces huit ceintures pour le prix de six seulement !

Mais qu'en faire ?

Riches familles, nombreux enfants, corps de garde, Sergent, voici l'indispensable de tes soldats. Et admire les boucles, le travail !

Voulez-vous au soir, déposer ces bijoux ?

Voici leur coffret, sculpté, alvéolé des bas-reliefs de la plus haute qualité. Des alvéoles adaptées à chaque ceinture. Celle-ci par exemple : large, festonnée. se glissera sans

encombre dans son logement, mais ne pourra usurper la place d'une autre.
Couvercle lourd en châtaigner, à ferrures, à serrures, voici la clé. Dormez tranquilles, vos ceintures ne partiront pas.
Vous partez en voyage, emportez les.
Si vous marchez, j'ai là l'enveloppe nécessaire, cuir des montagnes, le coffret s'y glisse sans peine. Grâce au fermoir de sûreté, aucun risque de tout renverser.
Mais il manque le principal : la poignée.
Extensible et ajustable, elle est là.
Vous partez à cheval ? La sangle se glissera sans peine dans la fente réservée. Ainsi autour du même poitrail : trois coffrets. Les ceintures d'une compagnie entière sur l'encolure.
Innovation sans précédent : le chariot à coffrets. On dirait une charrette, vous pouvez la charger de la quantité inimaginable de trois cent vingt ceintures liées entre elles, en sécurité. Pas de vol, pas de chute. Enfin, en prime, la bâche que des maîtres mirent trente jours à façonner, protégeant le tout. Je vous l'offre.
Chevaliers, pèlerins, pères de grandes familles, voici la merveille. Et s'il m'est permis de jurer, sur l'Evangile j'en garanti l'usage et la qualité.

Sur la fin de ce texte, on entend un appel des hérauts pour la conférence ; trompettes ou pleine voix.

Marchande d'osier :

Mon bel osier, tressé à la flamme, du beau et du solide. Paniers, besaces, coffres et sacs.

Mon bel osier, tressé à la flamme, du beau et du solide. Paniers, besaces, coffres et sacs ...

Clerc :

Tu le vends combien ce panier ?

Marchande d'osier :

Treize deniers, beau prince !

Clerc :

Je ne suis ni beau ni prince, je suis prêtre et je n'ai pas les treize deniers. Il ne vaut pas mieux que neuf.

Marchande d'osier :

Alors je te le laisse à dix.

Clerc :

Je prends, mignonne, mais je veux un baiser pour la différence.

Marchande d'osier : *Elle lui donne un baiser.*

Pour un curé tu es bien à l'aise. Les bonshommes payent complet et n'en profitent pas. Par contre ils disent des choses très belles.

Clerc :

Laisse les bonshommes, ce sont des hérétiques. Et sache qu'ils pêchent plus par ce qu'ils disent, que moi par le baiser que m'a donné une femelle! *Il part en laissant le panier.*

Marchande d'osier :

Eh! Et le panier ! Et mon argent ! Tu m'a volé un baiser ! Tu ne l'a pas payé ! Un denier curé, un denier pour le baiser !

Scène de personnages pendant le Marché

Colomba :

Venez à la conférence. On entend déjà les hérauts et tout Narbonne est assemblé sur l'esplanade du marché. Thomas doit prendre la parole.

Pierre :

Depuis des semaines, il ne dit rien, à l'atelier. Derrière le métier il travaille en silence.

Colomba :

Parfois, la nuit, mon frère se réveille. Devant la fenêtre il écarte les bras et se met à pleurer. Je l'entends marmonner.

Flaoune :

Thomas doit répéter son discours. !

Alaïs :

Fabrisa aurait aimé venir.

Colomba :

Cela fait un mois qu'elle ne quitte plus son père. Les bonshommes viennent souvent le visiter. Quand ils parlent, son esprit dirait-on et son corps se calment ensemble. Hier Thomas y est allé aussi.

Client :

Ces assiettes, combien ?

Marchand de vaisselle :

Trente deniers les quatre.

Client :

D'où sont-elles ?

Marchand de vaisselle :

De Turin *le client fait miroiter l'assiette* Ce sont des miroirs que je te vends, frère. Tu t'y verras manger et tu mangeras moins.

Client :

Pourquoi, je ne suis pas beau ?

Marchand de vaisselle :

Tu es la fleur de Narbonne. Tes yeux sont des marmites et la bouche, si large qu'en baillant, tu dois montrer le déjeuner. Il faut bien ces assiettes pour faire honneur à la femme qui te nourrit si bien.

Client :

Insolent ! Je te les casserai sur le dos! *Il fait mine de jeter l'assiette.*

Marchand de vaisselle :

En sautant par dessus les piles Eh ! Que fais-tu ? Sais-tu que le Pape mange dans ces écuelles ? C'est d'elles qu'il tire son esprit. Prends les et tu auras ses largesses. *En faisant le gros* Tu n'es pas si large toi !

Clerc :

Mais ces livres ne sont pas écrits en latin !

Marchande de livres :

Notre langue est suffisante pour comprendre ce qui s'y trouve ; un traité des astres et divers phénomènes du ciel, les voyages d'Espagne à Carthage, la suite des nombres et la mesure des jours, c'est un savant professeur de Toulouse qui l'a écrit dans sa langue, en arabe.

Clerc :

Des bêtises, des sornettes ! Pourquoi écrire ce que l'on sait déjà et de plus en arabe ! Un païen !

Marchande de livres :

Si tu n'en veux pas, d'autre y trouveront de l'intérêt. Reste dans ta Bible, tu ne sais même pas la comprendre ! *Le curé s'éloigne, furibond.*

Marchand d'étoffe :

Des étoffes aussi souples, des tissus aussi beaux, le Vicomte Roger à Montpellier n'en connaît pas de tels. Regarde mignonne ces couleurs sont de Bulgarie et le coton vient d'Espagne.

Bourgeois :

Tu dis, ce tissus vient de Bulgarie ?

Marchand d'étoffe :

Oui mon charmant ! J'en ai de Constantinople aux couleurs brûlantes du désert. Si tu préfère ces peaux, elles sont tannées par les bergers. Passe tes doigts, ils s'y perdront. *Nouvel appel des hérauts pour la conférence.*

Nouvelle scène de personnages

Fabrissa entre en courant, éperdue.

Pierre :

Eh ! Fabrissa où cours tu ?

Fabrissa :

Mon père, mon père, il ne respire plus ... Il faut qu'il soit consolé.

Flaoune : *Après en temps*

Pierre ! Cours avec les filles voir comment on meurt. J'irai moi chercher celui qui l'aidera.

Le groupe se sépare.

Flaoune : *Au public.*

Ici un moribond, là bas des discours savants sur la mort.



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

Conférence contradictoire

La foule doit être le moteur aussi bien que le reflet de ce qui se dit chez les bavardeurs religieux. Les hérauts trompettent pour contenir la foule qui tempête quand parlent les catholiques manifestant contre les paroles des parfaits. Il peut y avoir dans la foule des réactions favorables aux curés.

Pendant la conférence, Flaoune viendra chercher Thomas dans le groupe des parfaits. Le Consolamentum du malade s'insèrera dans les débats.

Heraut-1 :

Amis de Narbonne.

Heraut-2 :

Gens du Carcassais.

Heraut-1 :

Gens du Rouergue.

Heraut-2 :

Amis de Narbonne.

Heraut-1 :

En ce jour ... *Les hérauts n'obtiennent le silence qu'après plusieurs tentatives à grand renfort de trompettes.*

Heraut-1 :

Méprisant Les bougres cathares

La foule :

Non, mais il est pas poli, celui-là ! Oh! Ramène un peu ta langue ! ... etc ...

Heraut-2 :

Les bougres cathares, les manichéens, en un mot, les bonshommes ...

Heraut-1 :

Vont répondre de leur croyance folle. *Huées.*

Heraut-2 :

Vous allez apprendre l'étendue, la puissance de l'erreur, la force des discours diaboliques

Heraut-1 :

Qui étouffent peu à peu les âmes et les cités.

Heraut-2:

Du Carcassais jusqu'au Rouergue. *Huées.*

Heraut-1 :

C'est la volonté de Monseigneur l'Archevêque.. *Courbette, Huées.*

Heraut-2 :

C'est Monseigneur l'Archevêque qui proposa aux fauteurs d'hérésie de se présenter ici aujourd'hui. *Il les désigne du doigt, Ovations.*

Heraut-1 :

Afin de prouver à l'assemblée l'erreur et satanisme des croyances qu'ils répandent *Huées*

Heraut-2 :

Je vous demande de ne pas trahir par des cris le sens des discours qui seront prononcés

Heraut-1 :

Il est juste que Monseigneur prenne la parole en premier, puisque l'invitation vient de lui.

Huées, trompettes.

L'Archevêque s'avance avec sa suite. Sifflets. Il étend la main pour prendre l'attitude apostolique et pour tenter de calmer la foule.

Archevêque :

Mes frères, mes biens chers frères, mes amis. *Mielleux* Est-ce bien vous que je côtoies tous les jours dans notre église, là bas, dans les rues, au marché, sur les marches de ma demeure ? Je ne puis résister en vous voyant vibrer de si violente façon, au désir d'imaginer la vie que vous pourriez dépenser pour le bien de dieu qui vous l'a offerte.

La dernière fois que nous avons débattu ainsi, Pierre de Castelnou nous accompagnait, envoyé par Rome pour désarmer l'hérésie. Vous le savez, il a été sauvagement assassiné en Provence, percé de part en part de l'épieu tranchant d'un cavalier à la solde de Toulouse. *Le ton devient plus dur* Ce meurtre ignoble, oui ignoble, fournit la preuve définitive de la honte satanique des idées répandues par ces hommes.

Mais c'est un danger pour notre noble terre que cette croyance hérétique. Elle mine même ceux qui nous gouvernent. Le Comte de Toulouse, votre inique voisin, en est le plus sinistre représentant. Votre Vicomte Roger héberge des hérétiques sous son toit. *La foule vocifère en même temps que l'Archevêque.* Je ne parlerai plus dans le respect que j'ai de l'équilibre des débats. Je laisse pour l'instant la parole à ceux-là.

Cathares : *Thomas est avec eux*

Nous ne sommes pas ici pour nous défendre contre des accusations ni pour redresser des calomnies. Pierre de Castelnou a été assassiné. Tous connaissent la violence de ses paroles contre notre pays. Mais nul ne sait qui l'a tué, ni la main qui a guidé ce meurtre. Ce peut être celle de nos souverains comme celle du Pape *Les curés gueulent* ou toute autre autant qu'on en n'a pas fait la preuve.

S'adressant aux prêtres La terre et le monde sont la proie du mal, de la mort, de l'avidité et de l'envie. Vous dites que le dieu que vous adorez est l'artisan unique de ce monde ? Alors le créateur, c'est Satan, lui même. La puissance qui l'anime, c'est le mal. *Les curés gueulent* C'est cette force dont nous voulons libérer les hommes en suivant les enseignements de Jésus.

Le monde allie, profondément mêlées, la vie que nous a donné le dieu bon, source de toute lumière, et l'ombre guidée par Lucifer, souverain du néant. L'univers se présente tel l'huile et l'eau que l'on a mélangées. Mais par la force de la lumière, par la froideur du néant, ce mélange se résoudra à la fin comme l'huile se sépare de l'eau.

Le Malin sera rejeté de la lumière et disparaîtra dans le néant qui est sa nature. *Flaoune vient chercher Thomas* C'est à cette séparation que nous prétendons concourir en libérant nous-mêmes et nos frères du mal qui tenaille. L'orgueil, le désir, les vices sont autant de prières au Malin et à la mort.



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

Consolamentum du père de Fabrissa

Chez Fabrissa. Son père est allongé, les pieds vers le public, il est secoué de hoquets. Après de lui : Fabrissa, Colomba, Alaïs, Pierre, puis Flaoune et Thomas.

Fabrissa :

Mon père, veux-tu boire ? Mon père as-tu soif ? *Pierre fait signe de se taire.*

Colomba :

Va mouiller une serviette Fabrissa.

Fabrissa hésite, obéit. Elle revient avec le linge.

Flaoune et Thomas entrent. Thomas avant toute chose ausculte le malade en tâtant le bras avec la précision d'un médecin. Puis il le masse. Colomba étale la serviette sur le ventre de Michel. La respiration de Michel se régularisera jusqu'au calme à la fin de la scène, à sa mort.

Thomas :

Michel ...

Michel : *faiblement*

... Oui ...

Thomas :

Ce corps ne te torturera plus très longtemps Michel. C'est la fin ... Est ce que tu le sais ?

Michel :

Oui ... Aide-moi Thomas !

Fabrissa qui n'avait pas bougé du chevet se redresse. Pierre vient la chercher et l'écarte.

Thomas :

Désires-tu recevoir et devenir l'esprit, acceptes-tu de n'être désormais que vérité et cœur, ne goûtant plus aucune nourriture de chair ? Pourras-tu voir en la mort la délivrance du monde ?

Michel :

Oui. Je prie dieu de m'accueillir.

Thomas :

Michel, sais-tu où t'engage ce oui ? ...

Michel :

Oui.

Thomas :

Que toute faute te soit remise. Celles que ton corps te fit commettre contre l'esprit. Celles que ton âme commit contre Dieu. Prions. et que Dieu, celui de l'église des bonshommes ouvre sa porte à ton regard. Cette prière Michel t'accompagnera jusqu'au bout. En connais-tu le sens ?

Michel :

Oui je suis prêt à la vivre avec toi.

Thomas :

Avec nous ! Venez Fabrissa, Colomba. C'est par nous que Michel poussera la grande porte.
Fabrissa et Colomba s'approchent du lit. Alais s'approche à son tour Non, Alais, tu ne connais pas le sens de ces paroles. Tu ne peux être des nôtres.

Alais s'écarte. La prière sera dite par les quatre cathares. Thomas lance les phrases qui sont reprises par Colomba, Fabrissa et Michel. L'intensité monte.

En occitan avec l'accent

La nostre paire qui es el celo, santificatz sia lo teus noms, avenga lo teus regnes e sia feita tua voluntats sico el cel et en la terra, et don a nos lo nostre pa qui es sobre tota causaa, et perdona a nos les nostres deutes aisico nos perdonan als nostre deuters, et nos nos amenes en tentatio mais delivra nos de mal.

Thomas prend le livre, le pose sur le front de Michel. Fabrissa et Colomba imposent les mains. Michel respire.

Thomas :

Possède Michel, et sois possédé par l'esprit qui est en toi comme il est en chacun de nous.
Michel enchaîne comme s'il continuait la prière. Sa voix prendra de plus en plus d'ampleur, puis diminuera jusqu'à devenir un chuchotement articulé que l'on ne percevra pas par le manque de volume uniquement.

Michel :

Muraille, tu es docile
Et tu obéis bien aux décrets de la mort.
Que tes tours sont dures,
Regarde les monts, ils t'entourent.
Ils te ressemblent, muraille.
Muraille, tu es servile.
Tu es l'orgueil du Châtelain,
La châtelaine le trompe.
Vois-tu, là bas ?
Entre le soleil et la vallée,
Cette vapeur, cette fumée.
Que le donjonnier monte à son donjon.
Qu'il regarde jusqu'à Toulouse.
Qu'il regarde jusqu'en Egypte.
De toutes parts cette fumée.
C'est un nuage.
Il chante. il gronde. il brille.

Ferme tes ponts-levis muraille !
N'accepte plus de pèlerin. Caches-toi donjonnier,
La foudre se réveille
Tu seras ébloui par les feux.
La mer avilie grondera.
Sens l'eau couler sur toi, muraille,
Elle bat, elle éclate.
L'arc-en-ciel sera noir.
L'arc-en-ciel sera noir.
Le châtelain regarde ses tours décapitées.
Des noyers sont dissous dans le fleuve.
Vagues portez-vous des cercueils ?
Pourquoi ne réponds-tu pas donjonnier ?
dernière phrase audible
Que vois-tu ?
Tiens le donjon s'est écroulé.
Tu crèveras muraille.
Et la fumée s'épaissira.



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

Reprise et fin de la Conférence contradictoire

La rupture doit être brutale.

Cathares :

C'est pourquoi Rome cette église qui est une force dans le monde ne peut être que la servante du Démon. L'église romaine n'est pas sainte, elle n'est pas l'épouse du christ. Elle est l'épouse du diable. Mère des fornications et abominations, ivre du sang des apôtres et de Jésus.

Archevêque : *Criant*

Comment douter de la vérité de l'église romaine, puisqu'elle a été reconnue par toutes les nations civilisées ?

Comment douter de l'ordre construit par l'église romaine, puisqu'il existe depuis douze siècles ?

L'église romaine sur toute la terre constitue le seul droit. Elle est la justice de dieu, l'UNIQUE. Et tous les princes, les seigneurs, tous les hommes obéissent à la volonté divine révélée par l'église romaine.

Quiconque ne reconnaît pas la loi, s'oppose à la tradition des hommes. Ils se font l'ennemi de dieu et servent les intérêts de Satan dont ils deviennent les ministres.

Il est juste que Satan soit combattu dans la personne de ses ministres par l'église romaine qui utilise à cette fin la force de ses fidèles organisés en nations et en empire.

La dernière phrase est reprise lentement par l'Archevêque comme une menace.



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

Dans l'atelier de Tissage

Arnaud, le maître tisserand fait ses comptes. Pierre est au métier. Thomas file la laine sur une quenouille à main. Flaoune trie les ballots de laine, les pèse et prépare les tas au côté de Thomas qui fournit des bobines à Pierre.

Flaoune :

Maury ... Neuf livres ... Bonne qualité.

Arnaud : *Par dessus le pupitre*

Hum ... Maury, bonne qualité ? Regarde les poils roux s'ils cassent.

Flaoune :

Tenace autant que cuir.

Arnaud : *Ecrivant*

Maury, neuf livres, bonne qualité !

Flaoune :

Bertrinet ... sept livres. *il hésite* Un peu plus, sept livres et demie. De la filasse ! Un pourpoint qui ne réchaufferait pas un nourrisson.

Arnaud :

Bertrinet ... sept livres *il hésite* sept livres. Mauvaise qualité. Ils ne savent pas soigner leurs bêtes ! Voyez-vous les enfants, la laine c'est le commerce. Et le commerce, c'est ça. *Il montre la plume et le papier.* Si vous savez manier le peigne et pas la plume, vous vous ferez plumer. *rire gras.*

Thomas :

On m'a dit que Raymond, celui de Toulouse, s'était fait flagellé en Provence pour expier le meurtre de Pierre de Castelnou.

Arnaud :

Il paraît. Paraît aussi qu'il a conclu alliance avec les Français. S'est fait coudre la croix sur le poitrail et pavane au milieu de la procession. Il y a du monde à ce qu'il paraît.

Flaoune :

Bannières et gonfanons, boucliers et blasons, chevaliers brillants et notoires, pages délicieux et serviles, l'armée des pays du nord vient passer l'été à Toulouse !
Accueillons le cheval, l'écuyer, la cantinière, cirons de suif la cuirasse et les ors. Le casque astiquons le, les armes aiguisons les. Le défilé des soldats du Christ croisera au large de Narbonne. Nous irons écouter le piétinement des chevaux, le craquement des charrettes.
Rouche, douze livres, bonne qualité.

Pierre : *Sans regarder les autres*

J'avais sept ans quand les soldats campèrent chez mon père, sur la montagne. Une semaine ils sont restés, il y avait des tentes au milieu des bois. Nous avions des moutons, c'était le moment de la tonte. Ils en ont tué la moitié, impossible d'utiliser les poils, ils étaient grillés. Lorsqu'ils sont partis, des morceaux pourrissaient sur la cendre des feux. Ma mère en fut malade et mourut.

Mon père a vendu les bêtes qui restaient. Nous sommes descendus vers la plaine et jusqu'ici.

Il suit les transhumances.

Flaoune :

Cilarne, cinq livres, qualité remarquable. C'est doux comme des cheveux de sarrasin.

Arnaud :

Dix années Pierre, tu es devenu le meilleur de l'atelier, et tu sais compter !

Pierre :

Je ne l'ai pas vu depuis quatre ans. Donnes moi une bobine Thomas.

Thomas :

Où tu iras, le malin courra à tes trousses comme il poursuit chacun de nous.

Flaoune :

Laisse le te dépasser, et sors de son chemin. S'il déboule dans la rocaille, cache toi derrière un rocher. S'il descend jusqu'au ruisseau, il s'y noiera. Enfonce ton chapeau et fais lui des grimaces.

Ioter : *Entrant*

Bonjour Arnaud ! Les amis dieu vous garde !

Arnaud :

Bonjour Ioter. Tes couvertures sont là. En tirant bien, j'ai pu terminer la deuxième, mais nous avons dû ajouter une livre de mouton espagnol.

Ioter :

Merci Arnaud ! Les Barons de France ont quitté Montpellier.

Arnaud :

Il y a du monde m'a-t-on dit.

Ioter :

Trois lieux l'armée; avec des chevaliers, des barons, des mercenaires Ils ont dû dépasser Béziers. Nous les verrons bientôt arriver.

Arnaud :

Justement, j'espère leur vendre de la toile. Je vais acheter du poil et nous tisserons, n'est-ce pas ? *Il met les couvertures sur le pupitre* Cinq écus ! *Ioter fouille dans sa bourse*



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

Chœur de Béziers

Cette épisode se place pendant la scène de l'atelier qui se continuera après. Les phrases suivantes et groupes de dialogues peuvent être dits dans n'importe quel ordre par le chœur en se chevauchant par deux ou trois.

Le chœur dans la rue :

Le Vicomte Roger a fui.
C'est pour se préparer à combattre.

Ils se croyaient trop fort dans leurs murs.
Ils auraient pu tenir six mois.
Ils n'ont pas su se défendre.

Ils étaient des hérétiques
Non, mais les catholiques ont refusé de livrer leur ville.
Ils n'ont pas voulu livrer les bonshommes.

Les chevaliers n'ont pas voulu le massacre.
Ce sont les mercenaires du Pape, les ribauds.
Engagés contre des indulgences.

Ils sont sortis des remparts pour effrayer les français.
Les ribauds en ont profité.
Les portes étaient ouvertes

Les ribauds ont tout détruit, tout pillé.
Les barons ont voulu récupérer le butin.
Alors les ribauds ont mis le feu à la ville.

Les murs de Béziers ont cédé.
Béziers a été massacré
C'est un miracle.

Nul n'a été épargné.
Même les curés, on leur a tranché la gorge.
Ils ont pillé les vêtements.
La ville possédait des trésors.
Ils ont des machines qui lancent des braises.
Ça a été le carnage.
Il n'y a pas de survivant.
Ma soeur est mariée à Béziers.
Et Raymond, qu'a-t-il fait ?
Ils ont été massacrés dans l'église.
Ils ont pendu le curé à sa cloche.
Qui a ouvert les portes ?
Qui a dirigé la bataille ?
Une nuit et Béziers n'existe plus !

Insensés, nous avons dieu contre nous !
Nous avons les français contre nous.

Il faut tenir conseil !
Mais c'est tout débattu !
Il faut se battre.

Brûlons les bonshommes !
Il n'y a pas d'hérétique à Narbonne.
Il ne faut plus qu'il y ait d'hérétique à Narbonne !

Béziers brûle !
Il faut brûler les hérétiques ou nous serons tous massacrés!

Nous nous battons !
Les français ont un dragon qui crache les feux de Lucifer !

Ne livrons pas les hérétiques !
Qu'ils partent !
Ils vont passer à Narbonne.
Les français vont droit sur Carcassonne.
Non, ils vont venir ici.
Ils sont déjà en marche.
Brûlons les hérétiques !



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

Fin de l'atelier

Arnaud :

Les enfants, je vais aux nouvelles. Occupe toi des clients, Pierre, et de la caisse.

Flaoune :

Pour sûr, rassemblons la cagnotte, préparons la pour les français ! *Geste d'exaspération d'Arnaud qui sort. Pierre quitte le métier et vient au pupitre.*

Ioter :

C'est impossible! C'est idiot ! C'est épouvantable. Qui aurait cru ? Que faire ? Mais Pourquoi ? C'est effroyable monstrueux diabolique. C'est impossible, c'est impossible, c'est impossible .
En parlant il fouille dans sa poche, pose l'argent et oublie les couvertures. Il va sortir.

Pierre :

Tes couvertures Ioter ! *Ioter se retourne, vient prendre ses couvertures et reste muet et immobile.*

Flaoune :

La peur de crever te fait oublier d'avoir chaud ? *Ioter s'enfuit en serrant ses couvertures. Flaoune s'allonge sur les ballots de laine. immobile.*

Flaoune :

Cette laine si chaude, pour les frileux, les français ou les flammes ?

Pierre :

Ils ne doivent pas rentrer dans Narbonne. Nous avons assez de nourriture et d'hommes pour résister à un siège.

Thomas :

Le siège durera des années et Narbonne sera brûlée à moins que les bonshommes ne se livrent.

Pierre :

Ils ont pu saccager Béziers. Bonshommes ou pas, ils voudront brûler Narbonne. Les sarrasins sont en Aragon, les français vont en tenir lieu chez nous.

Flaoune :

Que veulent-ils, les bonshommes ou le pays ?

Thomas :

Rien, ils ne veulent rien, ils obéissent à la loi du mal.

Colomba rentre

Colomba :

Thomas, nous devons partir. Les consuls ont décidé d'ouvrir Narbonne aux français. La milice cherchera les cathares dès qu'il sera midi pour les remettre aux barons de France. *Pierre quitte le pupitre.*

Thomas :

Les autres, savent-ils ?

Colomba :

Jacques et Bernard descendent aux quartiers bas, Benoît rassemble les chevaux. Vingt bons croyants seront ce soir à Carcassonne.

Pierre :

Les Consuls ne veulent pas se battre ; Les salauds ! Par leur faute les français gagneront Toulouse.

Colomba :

Le Vicomte Roger a quitté Béziers avant le massacre. Il rejoint Carcassonne pour organiser la défense. Là, il sera mieux armé qu'à Narbonne. Les français s'useront. Nous les repousserons. Viens Thomas, nous partons.

Flaoune :

Thomas ! *Flaoune va brusquement au pupitre, prend une bourse dans la caisse, la lance à Thomas Tu en auras plus besoin qu'Arnaud ! Thomas attrape la bourse par réflexe puis la laisse tomber comme si elle le brûlait.*

Colomba :

Merci Flaoune, nous n'en avons ni l'envie, ni l'usage.

Thomas :

Ma chair m'embarrasse, qu'ais-je à faire d'une bourse ?

Flaoune :

De la chair en trop ? Nul besoin de bourse ...

Pierre :

Adieu Thomas.

Thomas :

Adieu.

Colomba : *donnant la bourse à Pierre*

Adieu. *Ils sortent.*

Pierre :

Adieu Colomba.

Flaoune :

Belle fille ...

Pierre :

Les français arrivent. Ils ont rasé Béziers. Et tu comptes la laine, tu vole Arnaud, tu contemple les filles. Il dormirait ! Tu ronfles Flaoune, alors qu'il faut combattre.

Flaoune :

Un, deux. On va se battre. Et voilà. On va vider dans le combat le sac lourd qui s'appuie entre les deux mamelles. Défends Narbonne, rejette l'envahisseur ! Et tu verras, il te ressemble ! Un, deux ! *Il agace Pierre en escriment dans le vide contre lui.*

Pierre :

Arrête ! *Il jette Flaoune sur le tas de laine*

Flaoune : *Il chante*

Les français ont rasé Bézier.
Les français raseront Narbonne.
Et Carcassonne y passera
Les français sont de bons barbiers.

Pierre se jette sur lui et lui ferme la bouche. Ils se battent.

Arnaud : *en entrant*

Qu'est ce que c'est ? Qu'est ce que vous foutez ? Et ma laine ?

Flaoune :

Rien Arnaud, on jouait. ...

Arnaud :

Où est Thomas ? Il faut qu'il parte !

Flaoune :

Il est parti.

Arnaud :

Tant mieux ! On aurait pu m'accuser d'abriter un Cathare. *Un temps puis avec une fausse gentillesse.* Les français vont venir à Narbonne. Les Consuls leur laisseront la garde des forts du Vicomte. Travaillons, les enfants, nous aurons des clients. Il faudra les recevoir bien, les héberger, les nourrir, nous ne courrons aucun risque. Ce ne sont que des croisés, ils viennent ici pour le Christ. Aller Pierre, termine ta laine et pense à Alais. J'ai parlé de toi à son père. *Pierre s'immobilise, regarde Arnaud.*

Flaoune :

Bastide quinze livres, bonne qualité.



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

Offre en Mariage

Alex :

Pierre Balastan, est-ce toi ?

Pierre :

Oui maître Alex.

Alex :

Alaïs, ma fille, viens près de moi. *Alaïs passe devant lui et se place entre Pierre et son père.* Pierre, je suis content que tu sois venu. Arnaud m'a parlé. Il m'a décrit ta fougue, ton ardeur, tes qualités de travailleur. Tu sais écrire ?

Pierre :

Oui maître Alex.

Alex :

Bien, bien ... Connais-tu Alaïs ?

Pierre :

Oui maître Alex.

Alex :

Il m'a dit cela aussi.

Mes enfants, vous voulez fonder une famille.

Alaïs :

Oui mon père.

Alex :

Et bien, je m'en réjouis. Je suis fier d'ouvrir ma maison à un garçon doué, persévérant, qui saura continuer mon sang dans le labeur et la droiture. *Alaïs court vers Pierre, s'arrête brusquement.* Va Alaïs, ces bras te protégeront comme les miens ont pu le faire. *Alaïs rejoint Pierre.*

Avec ma fille et parceque tu l'as choisie, je souhaite te donner de quoi exercer ton art : un atelier avec métier, quenouille et tout le menu matériel. Tu quitteras Arnaud, et si ton ouvrage est bon, jusqu'en Orient, je l'acheminerais. Tu trouveras clientèle. Ainsi je bâtirai ton avenir, la sécurité de ma fille et de vos enfants.

Quand veux-tu commencer ?

Pierre :

Maître Alex ! Maître Alex ... Je ne pouvais imaginer.

Alaïs :

Dès demain, mon père, nous nous marions.

Pierre :

Je suis prêt.

Alex :

Mes enfants, comme vous êtes pressés !

Certes cette union me satisfait, et je suis prêt à engager beaucoup pour votre bonheur.

Mais nous ne pouvons raisonnablement penser célébrer ce mariage aussi vite. D'abord la cérémonie sera une fête, je le veux. Une fête nécessite qu'on l'organise et donc exige des semaines de travail. Ensuite, il serait malvenu de quitter Arnaud avec autant de promptitude. Il compte sur toi Pierre !

Enfin nous abordons aujourd'hui une période difficile qui durera jusqu'à la fin de l'été.

Les français rentreront ce soir dans nos murs. Ils viennent combattre l'hérésie des bonshommes, ces vaniteux de la perfection. Jusqu'à l'automne, ils séjourneront dans le pays. A nous de les accueillir avec bienveillance, les nourrir, les loger : je pense leur prêter des demeures qui m'appartiennent dans les quartiers bas, les satisfaire dans la mesure de nos moyens, commercer et même parler avec eux sans rire de leur accent. Ces temps seront durs, au moins troublés.

Pierre :

Troublé par les batailles, maître Alex ! Cette croisade est une conquête et un massacre.

Alex :

Ah ! Je reconnais bien là cette fougue, cette détermination qu'Arnaud me ventait tout à l'heure. Mais ce que ta jeunesse te commande, mon expérience me dit de le raisonner puisque désormais, je te considère comme mon gendre. Oui Pierre je désapprouve les violences des soldats du Nord. La brûlante blessure qu'elles ont creusée dans la chair de Béziers est due à des êtres emportés par la foi, dépassés par elle, et surtout qui n'ont pas suivi les ordres de leurs chefs, en combattant sans discipline et sans commandement. Mais cette croisade n'est pas une conquête et le massacre n'est qu'un accident. Nous vivons le juste aboutissement d'un laisser-aller vieux de plus d'un siècle. Que les pensées et les fois se rapprochent et les nations s'entendront. Ceux qui nous gouvernent, et Raymond Roger, Vicomte le premier, laissent pousser sur leur terre l'arbre de l'hérésie, l'ortie du refus. Cet arbre n'a pas sa place dans la forêt des nations, il dépare. Si les fruits paraissent savoureux aujourd'hui, demain ils empoisonneront le monde. Il faut l'arracher. Vite, avant qu'il ne prenne racine. Accueillons les français, nous serons épargnés et peut-être les hérétiques rejoindront-ils les rangs de la justice. Mes enfants, vous vous marierez à Noël et ce sera un grand jour pour Narbonne. Veux-tu Pierre ?

Pierre ne répond pas. Je suis heureux de t'avoir convaincu. Nous pouvons devenir une paire d'amis. *Il fait l'accolade à Pierre, tapote la joue de sa fille et se retire.*

Alaïs :

Ce soir Pierre, tu me prendras.

Pierre :

Ce soir, Alaïs, je viendrai. Tu m'attendras.

Alaïs :

Nous nous connaissons ce soir.

Alaïs :

Nous nous connaissons ce soir.



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

Scène de nuit

Flaoune porte un tonnelet de vin. Il accompagne trois soldats français manifestement soûls. Flaoune fera boire les français jusqu'à ce qu'ils s'écroulent. Les trois soldats demeureront muets mais leur attitude sera ridicule, laide, voire obscène.

Flaoune :

Vous êtes dans la cité la plus florissante, la plus vivante de toute la Provence et de la Vicomté réunies. Des siècles d'histoire depuis les latins ont travaillé pour lui donner ses parures. L'Hôtel de ville que nous apercevons. Buvons afin qu'il garde sa fierté. *ils boivent* La cathédrale, sanctuaire de perfection, dans sa magnificence épiscopale. Buvons à ses gargouilles !

Le Palais des évêques, siège de fêtes et de réjouissances, c'est ici que le pouvoir du Pape s'exerce. Pour la tiare que le vin coule ! Il n'est pas béni, pas encore du sang.

Chaque année Saint Joseph ramène jeux et flambés d'ivresse. L'eau des ruisseaux devient le vin. Pour les potiers, les tisserands, les faiseurs de meubles, les tordeurs de fer, ces rues vibrent de la joie du travail. C'est la fête des arts. Buvons aujourd'hui aux armes. Et que les arbalettes portent droit, que les masses tournoient, que vos génies construisent de bois et de fer, l'hydre guerrière, nouveau cheval mythologique.

A toi foyer des quinze flammes!

A vous pourfendeurs de la gratuité!

A vous tous hommes du Nord,

Vous venez apporter la mort

Parcequ'ici on sait trop ce qu'elle est.

Sur ces places combien de fois nos pères ont vu se coucher le soleil, le soir s'épaississant à l'ombre des églises, aux grilles des couvents.

Couvents secrets et mystérieux, que de fœtus dans vos poubelles !

A la santé des fœtus !

Toute une populace pieuse rougie par le soleil, échauffée par le vin.

Buvez à nos pères, à leur ivresse !

Buvez pour le soleil,

pour la vigne,

pour la nuit.

Buvez frères, c'est la meilleure absolution !

Buvez pour vos femmes enceintes.

Buvez pour les indulgences.

Laissez couler le jus.

Que le tombeau du Christ devienne une baignoire.

Pour la hache qui s'enfoncera dans vos crânes, buvez !

Buvez pour vos barons.

A la mort, vous la portez entre vos cuisses. Dans chaque grappe, comptez les grains.

Qu'ils gouttent jusqu'à vos cerveaux.

Pour la marche qui vous attend, buvez.

Pour vos futurs cadavres
Pour Béziers où des cendres fument
Ne dormez pas, buvez !
Goûtez le vin, il vient de cette terre.
Mais buvez donc !
Qui boit jouit !
Buvez !
Buvez !
Pauvres types !

Flaoune verse le contenu du tonnelet sur les soldats écroulés et sort.

Alaïs et Pierre, entrent en courant et en dansant. Alaïs s'est habillée : un chignon et une vaste cape sur les épaules. Elle doit être « mignonne » et très gaie.

Pierre :

Belle ! que tu es belle ! La cape, tu l'as mise pour moi ?

Alaïs :

C'est à ma mère.

Pierre :

Prêtée ?

Alaïs :

Non, je l'ai prise dans le coffre pendant qu'elle allait voir arriver les français.

Pierre :

Comment es-tu partie ?

Alaïs :

Il y avait du monde chez mon père. On parlait des barons, du Pape, de Carcassonne. Alors j'ai dit que j'étais fatiguée. Maman m'a conseillé d'aller au lit. J'ai pris tout le temps dans ma chambre pour m'habiller. J'entendais mon père près du feu en bas. « Moins fort s'il te plaît » et puis je suis sortie. Le toit, la murette, et me voilà. Ils ont baissé le ton, ils sont en train de chuchoter.

Pierre :

Ils ont peur des barons. « Eviter le massacre, ce n'est pas une conquête ». C'est une invasion.

Alaïs :

Ce soir c'est moi qui t'envahis.

Pierre :

Je suis ton serviteur.

Alaïs :

Je suis ton métier.

Pierre :

Je suis ta canette.

Alaïs :

Je suis ta plume.

Pierre :

Je suis ton luth et tu es ma chanson.

Alaïs :

Tu es le vent et je suis ton nuage.

Pierre :

Tu es mon Pape et je suis ta mitre.

Pierre :

Je suis ton coucou, tu es mon rossignol..

Alaïs :

Tu es mon église et je suis ta prière.

Alaïs et Pierre reprennent leur course et leur danse. Ils se calment. Se rapprochent. Dès lors la scène se fera sans parole sur la musique des quatre premières minutes de l'ouverture de 1812 de THAIKOWSKY ou toute musique équivalente.

Dans la première période, les chœurs chantés, les deux jeunes gens engagent une découverte sensuelle, Alaïs abandonne sa cape et ses cheveux. La scène doit être très évocatrice et très pure.

Puis les trois français écroulés se réveillent et le spectacle qui s'offre à eux excite leur désir exprimé par des gestes obscènes et violents. Enfin en fonction de la musique, ils se précipitent sur le couple pour violer Alaïs. Pierre sera assommé en voulant la défendre, et elle sera étranglée et violée.

Fin de la scène couverte par le bruit des souleries de la nuit d'été dans Narbonne.



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

Départ de Pierre

Dans l'atelier de tissage. Pierre au métier ne travaille pas.

Alex :

Assassin, petit salaud, morveux ! Et Arnaud qui te portait aux nues ! Et moi qui voulait bâtir ton avenir, parce qu'il croyait en toi, parce qu'Alaïs t'aimait ! Vicieux, dépravé, Pourquoi as-tu choisi ce jour où Narbonne est remplie d'étrangers, envahie de vagabonds ? Tu t'en moques, insensé. Tu vivras d'autres espoirs, tu connaîtras d'autres filles, misérable ! Tu oublieras cet homme déchiré, cette femme qui roule dans la poussière de la cave, heurtant coffres et fûts. Egoïste, tu oublieras même Alaïs. !

Arnaud :

Mais oui Pierre, il y a d'autres filles, d'autres familles, tu oublieras, vite. Et puis maintenant le travail nous attend. Thomas est parti, nous aurons de nouveaux apprentis, tu les prendras en charge. Mets toi à la tâche, ça t'aidera. Je vais construire un autre atelier. Tu en seras responsable hein ? Tu commanderas les compagnons. Nous partagerons Pierre. Mais il est temps, nous devons profiter des clients de la saison. Toute cette laine à passer sur la quenouille, puis à tisser. Mets toi au travail Pierre. Tout seul, je ne peux pas, tant d'années ont passée. Tu oublieras. Mets toi au travail.

Pierre :

Fous moi la paix !

Un travail ? Tuer la racaille qui s'est ruée sur nous, Ma carcasse ? je la prends en charge, tout seul. Je me tire, oui ! Et les français, j'en fendrai autant qu'il y a d'amour pour Alaïs dans mon ventre.

Fabrissa :

Tu te laisse envahir par la violence. Nous vivons l'agression du mal. Les épreuves ne doivent pas nous faire sombrer dans ses desseins, mais ouvrir la voie au bien et à l'amour. Je peux t'aider. Je te dirai quels sont les mots, les prières, pourquoi il faut jeûner, pourquoi il faut aimer, comment on peut mourir sans peur. *Pierre ramasse un sac et s'en va.* Depuis que mon père est mort, j'ai compris la raison des souffrances, je peux t'aider.

Et ton chant sera celui des meilleurs.

Ton amour régnera sur le pays.

Tu seras l'espoir des pauvres.

La lumière des égarés.

Flaoune :

Arrête, Fabrissa. Regarde-le ! Tu as d'autres vies à apprendre ! Les longues soirées sans espoir Et les cuisses froides des hommes.

Fin de la Première partie



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

Bataille

Deux chevaliers s'habillent. L'un, Bertrand aidé de son compagnon, Carmier, est d'Oc. L'autre, Martelier, parle à un prêtre, Padre de Miniouqué, pendant que deux écuyers l'habillent. Les chevaliers sont nus. Tôt le matin.

Padre :

Depuis combien de temps es-tu en terre d'Oc, Martelier ?

Martelier :

Quatre années Padre.

Padre :

Sauf Béziers et Carcassonne, tu as vu toutes les batailles.

Martelier :

Oui, Simon est un grand chef. L'église a eu raison de lui faire confiance.

Padre :

Son triomphe est inévitable, Simon défend la cause divine. Mais il entraîne ses chevaliers dans les victoires. Pour Rome et pour la chrétienté, vous portez la lumière de l'épée de Jésus. En combattant pour elle, vous épousez sa flamme, elle épouse votre vigueur. As-tu une femme en Bourgogne ?

Martelier :

Oui, et un enfant.

Padre :

Songes-tu à eux au milieu des combats ?

Martelier :

Non.

Padre :

Bien ... La lutte est bientôt terminée. Simon est le maître partout.

Martelier :

Je sais. Le comte de Toulouse a fui en Angleterre avec son fils.

Padre :

C'est peut être aujourd'hui le dernier combat.

Martelier : *amer*

Au printemps, je retournerai en Bourgogne. Je raconterai à mon fils comment j'ai servi l'église.

Padre : *Vif désormais*

Prépare-toi Martelier. Pour ce dernier combat ton courage ne doit pas s'assombrir. Sanil, Claude ! Apportez les habits.

Sanil & Claude :

Oui, Padre dé Miniouqué.

Martelier :

Sanil, n'oublie pas la médaille.

Bertrand :

Carmier ! Hé Carmier ! Réveille-toi, nous devons nous battre aujourd'hui.

Carmier :

Hein, Quoi ... Oh ... *Il se rendort. Bertrand s'habille seul.*

Padre :

Si tu retournes en Bourgogne, ce sera seulement pour chercher ta famille, car des terres conquises tu auras ta part, ton lot de vignobles et de ces paysans travailleurs mais revêches.

Martelier : *tendant la médaille*

Une bénédiction ? Merci Padre dé Miniouqué.

Padre :

Le gambison Claude ! Ajustez-le. Et protège l'aisselle, c'est la cible préférée de ceux d'ici. *à Martelier* Si le Comte de Toulouse est parti, le peuple ne vous aime pas encore. Vous devrez longtemps rester vigilants et sévères. Vos forces sont insuffisantes pour que l'idée de révolte ne germe pas ça et là. Si Philippe à Paris pouvait lancer son armée entière dans la lutte, votre tâche serait simple.

Bertrand :

Carmier ! J'ai besoin de toi. Ne dors pas.

Carmier :

Ces foutus français, ils ne nous laissent ni vivre ni prier, ni dormir. *Il se lève. Implorant mais sans violence.* Etripe-les Bertrand. J'en ai assez. Depuis des mois et des mois, on court. Dormir dans les fossés, dîner de la générosité des nôtres, voir les amis mourir sur l'épée, sur le rempart ou dans les flammes. Etripe-les !

Bertrand :

Réveille-toi. Tu es vivant, tu sais te battre, j'aime me battre. Et si Raymond est parti en Angleterre, il reviendra. Nous vivrons comme avant, mieux encore. Attache sous l'aisselle, tu sais que c'est là qu'ils savent frapper.

Padre : *A Claude*

Ne serre pas trop les hanches, il ne doit pas être gêné pour continuer à combattre au cas où son cheval soit tué.

Bertrand :

Passes mon haubert. Il est troué, il a servi, c'est mon plus tendre ami.

Padre : *A Martelier*

Philippe est à d'autres combats aujourd'hui, mais je ne doute pas qu'il s'engage à son tour à vos côtés. Sanil, apporte le haubert ! *A Martelier* Alors l'église sera triomphante et cessant de soigner les nations par l'amputation, elle guérira les âmes par la confession. Quelle richesse dans ces mailles, ton haubert est celui d'un prince !

Martelier :

Il est à un hérétique qui est mort sous mes coups.

Padre :

Ajuste bien ta coiffe, quelle te conserve la tête froide à mon service.

Bertrand : *Il a pris son casque et son épée*

Carmier on y va. C'est peut-être la dernière fois. A ce soir.

Carmier :

A ce soir.

Padre :

Tiens. *Il tend le casque à Martelier.* Ce casque porte tes couleurs, défends les. Mais surtout, ton adversaire est honteux, tu dois l'exterminer. Nul répit, nulle chance, nul pardon. Cette épée est le doigt du Christ. *Il lui tend l'épée*

Les deux chevaliers se ruent au combat. leur combat sera une sorte de match de catch sanglant, très réglé et artificiel, d'où ils sortiront presque nus. Eux seuls sont éclairés et vus du public. Le reste de l'espace est occupé par des combattants « vocaux » qui doivent créer la bataille par des bruits : cris, phrases de triomphe ou d'appel au secours, chocs, écrasements, tissus déchirés. Si on le désire, les phrases peuvent être des phrases historiques de toutes les époques dites dans des intentions précises mais dans n'importe qu'elle langue. Tout ceci dans l'espace et dans le noir.

L'issue du combat n'a aucune importance. Simplement les comédiens qui animaient l'espace, deviennent les cadavres du champs de bataille de la scène suivante. c'est de nuit, sur ce champ, que deux pilleurs de morts vont se rencontrer. Ils portent des torches et au début sont éloignés l'un de l'autre.



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

Champ

Noémien essaye vainement de dégager un manteau d'un tas de cadavres.

Noémien :

Ohé ! Là bas ! Cesse de faire bande à part, viens m'aider. Il y a une belle pièce ici, mais je ne peux pas la dégager. Nous Partagerons.

Mathieu : *Il s'approche*

Fais voir ? *Il siffle.* Voilà un Monseigneur qui n'a pas dû trop souffrir de la misère ni du froid.

Noémien :

Prenons le manteau, alors. *Ils déplacent les corps, déshabillent le Monseigneur, étalent le manteau sur les corps et le contemplent.*

Mathieu :

Moi je dis quarante écus.

Noémien :

Au moins le double.

Mathieu :

Tu crois ?

Noémien :

On parie ?

Mathieu :

On partage. *Avec un couteau, ils taillent soigneusement le manteau. Puis s'assoient sur les corps. Ils contemplent le cadavre du Monseigneur.*

Mathieu :

Il devait être bien fait.

Noémien :

Hum ..

Mathieu :

Et jeune encore.

Noémien :

Tu crois qu'il était puceau ?

Mathieu :

Sais pas.

Noémien :

On peut pas dire, et puis sa gueule on peut pas savoir.

Mathieu :

Tu parles, il en manque la moitié !

Noémien :

Il n'importe, il devait être mignon. Pour porter ce manteau, il faut être beau. *Il prend la moitié de manteau et la met sur ses épaules.*

Mathieu : *Montrant un casque à terre*

Tu crois que c'est à lui ?

Noémien :

Quoi ?

Mathieu :

Le heaume, là ! *Noémien va chercher le casque, le présente sur la tête du cadavre. Pendant ce temps, Mathieu à son tour s'enveloppe du manteau partagé en deux qu'il se met sur la tête.*

Noémien : *se rasseyant*

On peut pas dire. *et il enfle le casque. émerveillé* Il branle ! j'ai l'impression d'être une cloche !

Mathieu :

C'est une bonne façon de crever !

Noémien : *Fort*

Qu'est ce que tu dis ? *Et il enlève le casque*

Mathieu :

Je dis ... On se bagarre. On n'y pense pas, faut bouger. Et puis quand on crève, c'est comme si on s'endormait brusquement.

Noémien :

Hum ... Sûr, c'est plus facile que d'être pendu. J'en ai vu trente, l'année dernière. Tous comme des pommes, alignés. Un mur de cadavre. Il y en a un qui a tremblé encore longtemps après. Remarque, il y avait du vent.

Mathieu :

Ils n'étaient pas trente, mais dix, c'était à Fanjeaux.

Noémien :

Non à Muret.

Mathieu :

Peut-être, de toute façon c'est arrivé plusieurs fois.

Noémien : *se souvenant*

Tu as raison. Je ne sais pas si c'était à Fanjeaux, mais sûr, c'était pas à Muret. A Muret, les gars on les a passés par dessus les murailles. Les derniers ne sont pas morts, ça faisait matelas. Alors on a balancé des cailloux.

Mathieu :

Le plus joli, c'est le bûcher avec des flammes comme des églises.

Noémien :

Tu es méchant, je ne voudrais pas être à leur place !

Mathieu :

Oh, il n'en faut pas beaucoup, quand ils sont nombreux, on ne peut pas les approcher. Ça chauffe !

Noémien :

Il n'importe, c'est pas drôle.

Mathieu :

Tu es un tendre.

Noémien :

Quand même ...

Mathieu aperçoit la médaille de Martelier.

Mathieu :

Hé regarde. Qu'est ce qui brille ? *il se lève, s'approche de Martelier, détache la médaille, la soupèse.*

Mathieu :

Trente-cinq écus. Peut-être trente-huit !

Noémien :

C'est bien fait pour lui. *Il crache sur le cadavre* Je le reconnais, c'est un français.

Mathieu :

Qu'est ce qui te prend ?

Noémien :

Je ne peux pas les supporter. Même mort.

Mathieu :

Tu es d'ici ? Tu es d'Oc ?

Noémien :

Tu es français ?

Mathieu :

Racaille, sale hérétique, sauvage !

Noémien :

Salaud, assassin, pourriture !

Ils se battent.



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

Veillée de la mort de Thomas

Castres, la nuit. Bruits de la ville endormie, on entend une fontaine. Il peut être deux ou trois heures du matin. Pierre erre. Les personnages du veilleur, de l'homme, peuvent ne pas être vus.

Veilleur :

Tu ne dors pas ?

Pierre :

Je ne suis pas d'ici et je viens d'arriver.

Veilleur :

C'est quoi ton nom ?

Pierre :

Balastan ... sais-tu où je peux dormir ?

Veilleur :

Tu as de l'argent ?

Pierre :

Non.

Veilleur :

Près du rempart, par là ... Tu trouveras un toit : le marché. Tu ne seras pas seul.

Pierre :

Pourquoi ?

Veilleur :

Ils sont arrivés aujourd'hui. C'est pour l'hérétique qu'on brûle demain.

Pierre :

Un bûcher ?

Veilleur :

Oui, tu es à l'heure, bonne nuit.

Pierre :

Bonne nuit.

Sous le marché, plusieurs pèlerins dorment. Parmi eux Colomba. Pierre se fraye une place et installe sa couche.

Colomba :

Pierre !

Pierre se retourne et ne voit pas qui l'appelle.

Colomba :

Pierre ! Tu t'appelles bien Pierre ?

Pierre :

Oui, pourquoi ? Qui es-tu ?

Colomba :

Colomba. Tu te souviens ? A Narbonne !

Pierre :

A Narbonne ? *à haute voix* Colomba, Que fais-tu ici ?

Un Pèlerin :

Taisez-vous, il y a du monde qui dort !

Colomba et Pierre s'écartent.

Colomba :

Tu es venu pour le bûcher ?

Pierre :

Non, j'arrive d'Aquitaine.

Colomba :

Tu avais fui ?

Pierre :

Oui , les français sont partout et je risquais d'être pris.

Colomba :

As-tu beaucoup combattu ?

Pierre :

J'étais dans des forteresses quand elles ont cédé. Quelques batailles en terrain découvert. Mais j'ai peu combattu. Je suis dans l'armée de ceux qui pour la terre d'Oc ne peuvent avoir de maison. Nous avons toujours été vaincus partout et prisonniers.

Colomba :

Et ils t'ont relâché ?

Pierre : *amer*

Oui. Ce qui les intéressait alors, c'était les bonshommes. J'ai eu de la chance. Mais c'est une pitié que ces villes qui sont tombées. L'une après l'autre, toutes de la même façon. Les enfants pleurent. Les femmes attendent sous les remparts. De l'autre côté, les français qui bâtissent de grandes machines. Les pierres frappent la muraille. Les bonshommes se rassemblent, et un matin, ils demandent que les portes soient ouvertes. Alors les français entrent dans la ville, s'emparent des ors des vêtements, parfois des livres. Les bourgeois leur promettent fidélité et quelques chevaliers restent pour maintenir l'ordre. Leur ordre ! On brûle les bonshommes. Les enfants ne pleurent plus. Ils se taisent. Les français font grâce aux combattants, aux bourgeois, aux catholiques.

Colomba :

Cela a t'il servi ?

Pierre :

Non. Ce ne sont pas les villes qu'il faut défendre. C'est la terre. Dans les bois on peut remporter des victoires, pas derrière un rempart. La terre, pas les villes.

Colomba :

As-tu tué ?

Pierre :

Oui ... Il a bien fallu. *comme une leçon apprise* Chaque homme qui meurt par mes coups, n'est ce pas notre terre qui se libère d'un poids ? N'est ce pas ?

Ils se taisent. On entend les bruits de la ville.

Veilleur :

Tu ne dors pas ?

Un homme :

Je vais prendre de l'eau. La nuit est très chaude.

Veilleur :

Fais vite et rentre chez toi.

Pierre :

Ce n'est pas la force qui vaincra, mais le temps. Nous devons être tenaces. Je reviens d'Aquitaine, parce que Simon de Monfort est retourné en France voir le roi. C'est l'occasion de relancer la lutte.

Colomba :

Pierre !

Pierre :

Oui ?

Colomba :

En repartant pour la France, Simon de Monfort a rencontré Thomas.

Pierre :

Thomas ... ton frère ?

Colomba :

Oui.

Pierre :

Il fait parti des bonshommes. Ils est Parfait ?

Colomba :

Le bûcher, demain ...

Pierre :

C'est pour lui ? *Colomba acquiesce, se raidit. Pierre s'approche d'elle, l'entoure de son bras. Colomba s'écarte vivement, s'agenouille, se met en prière et pleure.*

Pierre : *affectueux*

Toi aussi tu es cathare ? Tu as reçu la consolation ?

Colomba :

Je ne dois pas approcher l'homme et l'homme ne doit pas m'approcher.

Pierre :

Et tu ne dois pas manger de chair ?

Colomba :

Oui Pierre, c'est ainsi qu'il m'a été donné de vivre et choisir l'abstinence pour être libre de la tentation. C'est ainsi qu'à côtoyer la mort, elle est devenue mon amie, celle qui éclaire tous les instants en désignant le bien : la vérité, et le mal : le vain et l'absurde. Il est absurde de lutter pour ce qui ne résiste pas devant elle.

Pierre :

Et qu'est ce qui résiste devant la mort ?

Colomba :

Dieu, l'amour, la liberté. Puissé-je aller jusque là !

Pierre :

N'y es tu pas déjà ?

Colomba :

Thomas va mourir tout à l'heure et je ne sais pas si c'est sur lui que je pleure ou sur la vanité de ses bourreaux. Toi aussi tu devras aller jusqu'au bout car tu n'as pas choisi la violence, c'est elle qui t'a choisi. Un jour la liberté te choisira.

Un Pèlerin :

C'est fini oui ! Vous ne pouvez pas nous laisser dormir un peu ?

Pierre et Colomba se taisent et se joignent au groupe.



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

Le Bûcher de Thomas

Toute la scène se fera dans un demi éclairage. Thomas dans sa prison s'est endormi malgré lui à la fin de la nuit. Peut-être en même temps que Colomba et Pierre. Il se réveille en sursaut comme malade. Paumé, gueule de bois.

Thomas :

Le jour ...

Le dernier ...

Il s'est levé sans moi.

Pourquoi as-tu voulu que je dorme ?

J'avais accepté, c'était simple ...

Tu ignores l'erreur, la nuit, le calcul,

Tu ignores l'espoir,

Prends-moi, porte-moi.

S'il te plaît.

Montre moi la maison que tu aimes.

Je voudrais y frapper avant que le feu ne m'emporte.

Il se lève, se met debout, ferme fortement les yeux, tend les bras raides, comme aveugle.

Avec autorité Guide-moi, je te suis !

Il tâtonne, touchant les murs de la prison.

Implorant Prends-moi !

Appelant Prends-moi !

Criant Prends-moi !

Frayeur Prends-moi !

Les bourreaux entrent. Ils ne doivent faire aucun bruit. Il prennent Thomas par le bras. Il se laissera entraîner sur quelques pas, puis ouvrira les yeux et reculera violemment. Les bourreaux l'entraînent néanmoins.

A ce point on doit sentir dans le noir la foule mouvante mais totalement silencieuse.

Flaoune est dans cette foule.

Thomas : *Aux bourreaux*

Laissez-moi ce n'est pas le chemin. Vous voulez m'effrayer.

Vous voulez jouer de ma peur. *Très agressif* En choisissant la haine vous croyez maîtriser le monde !

Osant juger les hommes, vous croyez les organiser! Depuis votre berceau l'envie vous a bercés. Si vous trouvez à frapper, c'est parce que je suis là, parce qu'ils sont là ceux qui connaissent la liberté. Mais quand l'amour quittera vos parages, ce sera votre anéantissement. *Il cesse de se débattre.*

Les bourreaux s'arrêtent. Il les regarde. Détendu et naturel

Vous m'avez montré le chemin, merci. *Les bourreaux le lâchent et il avance de lui même vers le bûcher.*

Thomas :

Bonjour ...

Je ne savais pas que tu étais là ?

Puis-je entrer ?

Il est brusquement pris par une lumière intense représentant le feu. Le reste de l'espace demeure très sombre. Quelques fractions de seconde, tout est immobile.

Flaoune : *Criant*

Fiat Lux ! *La lumière s'inverse, mettant Thomas dans le noir et tout le reste du plateau éclairé.*

Brûle donc, feu, Fiat Lux ! Tu danses dans les yeux !

L'origine de tout travail et de toute obstination, l'ambition de tous les génies, c'est toi
Fiat Lux.

Flaoune :

Huit années de travail et d'intelligence, et la terre est enfin conquise.

Terre du Sud. Depuis le Rhône jusqu'en Aquitaine.

Ah ! les stratégies décisives ! La fermeté des capitaines, la discipline dans les troupes. La puissance des machines de Monfort a ébranlé le rempart magnifique. Il peut offrir au royal souverain Philippe, la Provence en cadeau royal, sous la très sainte protection des saintetés romaines.

Mais ... *le chœur le regarde*

Les blonds grelots des vigneron autochtones Braveront l'or et la grandeur qui s'étonne.
Raymond VI, le Comte de Toulouse qui avait fui en Angleterre

Le Chœur :

A Marseille, il a débarqué ...

A Marseille. Avec son fils, c'est un beau chevalier.

Flaoune :

Raymond VII !

Le Chœur :

Toute ville se rallie. Avignon, Tarascon et même Pierrelatte. Seuls quelques mois
suffisent et c'est la reconquête.

Flaoune :

Quelques années ! Une pour que Raymond de Toulouse retrouve ses pantoufles, une autre
pour occire l'intrus.

Le Chœur :

Simon
Monfort
Mort.

Flaoune :

Il avait bien un fils. Un beau jeune homme, vaillant, les yeux brillants et la stature fière. Mais que valent des atouts esthétiques à côté des terribles entêtements de son géniteur. Il ne savait pas, le pauvre, fabriquer la souffrance là où son père y excellait. Il ne pouvait inspirer la terreur. Son esprit, sa force et son courage ne purent seuls maintenir le pays. Alors il dut partir. *Sur le texte de Flaoune, apparaît un petit cortège qui traverse le dispositif. Il s'agit d'Amaury de Monfort, suivi du squelette de son père porté dans une peau cousue.*

Le Chœur :

Tiens ! mais regarde qui arrive !
Eh ! Regardez !
Un Monfort minable.
Que traîne t'il derrière lui ?
Cette peau ?
Eh, Amaury ! Qu'est ce qui pèse dans la peau ?
Son papa !
Son papa qui pourrit !
Non, on l'a fait bouillir.
Comme en bourgogne.
Et on a conservé la carcasse.

Monfort est mort, vidé Monfort !
Pourquoi ne prends-tu pas quatre planches ?
Je peux t'en découper, j'ai l'habitude.
Tu m'en as donné l'occasion.
Des clous aussi, gonds et décorations.
Ton épée n'est plus bonne Amaury, elle est trop émoussée,
tu n'y attraperas plus d'ampoule.
Tu risques d'avoir froid dans tes brumes.
Il pourrait tomber malade.
Si on le réchauffait ?
Un pourpoint ?
Veux-tu un manteau ?
Un souvenir pour la veuve, ta mère ?
Allons, ces femmes n'ont pas de mémoire !

Le Chœur : *Changeant de ton.*

Nous reconstruirons des remparts.
Les bâtisseurs connaissent les secrets de la pierre
Des donjons et des barbacanes.
Demain, la cité du Sud rallumera le soleil.
Nos champs offrirons des fruits
Que tout cadavre aura fumé :
Paysans et chevaliers.
Nous lèverons des ateliers.
Les enfants connaissons la sagesse.
Contre l'amour nous vendrons le travail
Et les chansons des poètes.
Plus qu'aucune autre,
Toulouse deviendra la maison
De la science et de la joie.



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

Première scène de la montagne

En altitude. Le berger, Guillaume, 55 ans, marche à l'arrière des bêtes. Uc, son jeune compagnon marche en tête du troupeau, Pierre arrive du côté de Uc. Ils parlent. Uc montre Guillaume. Ils se regardent. A quelques pas ils s'immobilisent puis se ruent dans les bras l'un de l'autre.

Ensemble :

Guillaume :

Pierre! Pierre! Pierre!

Pierre :

Père! Père! Père!

Ils éclatent de rire

Guillaume :

Comme tu as grandi!

Pierre :

Oui, j'ai une cicatrice aussi.

Guillaume : *Mi remontrance*

Tu t'es battu ? Fais voir.

A Uc On arrête ici aujourd'hui.

A Pierre Tu vois, c'est mon troupeau.

A Uc Prépare la toile sous ce rocher. Tire la un peu plus, nous sommes trois.

Pierre :

Je peux dormir au dessus.

Guillaume :

Mais non.

A Uc Et choisis un agneau.

Pierre :

Père ...

Guillaume :

Quoi ?

Pierre :

....

Guillaume :

Tu as raison

A Uc Trouve des herbes, tu les lui donneras, nous le mangerons demain. Occupe-toi du troupeau. C'est mon fils.

Tu sais ...

Uc :

Bonjour Pierre.

Pierre :

Bonjour.

Guillaume :

Assieds-toi ! Tu es fatigué ! Tu as beaucoup marché. *Il quitte son manteau, L'étale et force Pierre à s'y asseoir.* Tu as soif ? *Il lui donne sa gourde* Ce n'est pas l'eau qui manque. *Pierre boit* Comment vis-tu ? ... Comme tu as grandi !

Pierre :

Vingt ou vingt deux années père !

Guillaume : *Enlaçant son fils*

Tu sais ... Comment vis-tu ?

Pierre :

Je tire la laine depuis peu à Toulouse.

Guillaume :

J'ai su que tu avais quitté Narbonne. J'y suis retourné après ton départ. Nul n'a pu me dire où te trouver. Je demande bien aux voyageurs : Pierre Balastan, vous connaissez ? C'est mon fils. Mais seul un ancien veilleur de Castres qui croyait avoir entendu ton nom, une nuit, il y a longtemps. ...

Pierre :

Tu n'es plus retourné en bas ?

Guillaume :

Pour n'entendre parler que de sièges, de français et de bûchers, merci. Regarde, le midi est là, c'est l'Aragon, nous y serons dans deux ou trois jours. Les bêtes connaissent le chemin, elles me guident sur ces montagnes. Jamais je n'ai vu de français et je ne veux pas en voir. Uc me tiens compagnie, parfois un voyageur et aujourd'hui, un grande fête : Pierre ! Ta mère aurait vécu, nous serions descendus. Mais je ne connais pas de métier, comme toi.

Pierre :

Je l'ai peu pratiqué. Autrefois si. Je pouvais compter une pièce complète. Je sais mieux désormais les chemins des Corbières que les chevilles des métiers.

Guillaume :

Tu pouvais revenir plus tôt, sans cicatrice.

Pierre :

Je devais chasser les français, les fatiguer et les abattre.

Guillaume :

Que veulent-ils ?

Pierre :

Le Pape leur demande de brûler l'hérésie et donc de maîtriser la Provence et la terre d'Oc. Leur mission était : " Conquérir ".

Guillaume :

Ils sont partis ?

Pierre :

Oui.

Guillaume :

Raymond à Toulouse est devenu le maître.

Pierre :

Oui.

Guillaume :

Alors ?

Pierre :

Alors nous avons compris que les bonshommes avaient raison, que le pouvoir de Rome était le mal auquel obéissent les Princes et les Rois.

Guillaume :

Et quel est le pouvoir des bonshommes ?

Pierre :

De dire que la puissance est un leurre, la fierté une illusion. L'orgueil d'un roi est aussi ridicule que celui d'un manant obtus.

Guillaume :

Et celui d'un berger ?

Pierre :

Tu es orgueilleux, toi ?

Guillaume :

Non, je suis libre.

Pierre :

As tu un maître ?

Guillaume :

Le soleil. Je me lève avec lui. Uc aussi. Il faut qu'il apprenne les moutons.

Pierre :

C'est ce que disent les bonshommes.

Guillaume :

Alors écoute les.

Pierre :

L'Occitanie apprend aujourd'hui cette loi : à tout homme on doit le respect, à toute vie, aussi, car elle est Dieu dans le monde de Satan.

Guillaume : *il acquiesce*

Crois-tu que vous pouvez construire un pays ainsi ?

Pierre :

Oui

Guillaume :

Il faut aller jusqu'au bout.

Pierre :

Veux-tu venir avec moi ?

Guillaume :

A Toulouse ?

Pierre :

Oui.

Guillaume :

Je ne sais plus partager ma liberté. Mais si ce que tu dis est vrai, nous vivrons de la même joie. Un jour je descendrai pour te voir, pour voir ton pays, avec Uc.

A Uc Hein mon garçon , nous irons voir Pierre, un jour ?

Uc :

Oui Guillaume.

Guillaume :

Elle est prête, la tente ?

Uc :

Oui.

Guillaume : *A Pierre*

Viens Pierre, viens visiter la maison.



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

Descente de la montagne

Un chemin de montagne. Un vieillard grommelle, marche lentement. Pierre allant dans la même direction le rejoindra au cours de la scène.

Le Vieillard :

Idiot. Idiot. Tu es un idiot. Oui, un imbécile doublé d'un salaud. Et même pas beau. Tous des crapauds. Des escargots plutôt et ça s'écrase, c'est mou, ça glisse. Schlip ... héhé ... Tu crois me faire peur ? Héhé ... Vas-y ! vas-y ! Tripote-moi. Attache-moi les pieds et tire. Vas-y pourriture, tire. Ah mais tu penses que je marche dans ta combine, hein ? Tu n'oses pas gredin. Tes acolytes, je les connais, moi ! Tous des idiots ! Héhé ... Mets les seuls dans un trou. Comme des vers, comme des taupes. Bravaches vous tremblez ? Imbéciles ... Héhé ... Salauds.

Il aperçoit Pierre, se retourne et l'attend

Regarde-moi ce putassier ! Fier comme un guéridon. Il y a un dindon sur ma route. Tu trouves pas que tu fais un peu trop de poussière ? Aller ... tu as bien la gueule de l'emploi.

Pierre :

Qui n'a rien entendu Bonjour frère, tu vas à Toulouse ?

Le Vieillard :

Qu'est ce que j'irais foutre à Toulouse ? Tous les mêmes. Héhé ... Ils sont tordus à Toulouse, comme des oliviers. Héhé ... Les Toulousains, tous des putains. Les Toulousaines sont des putaines ! Héhé ... Héhé ... Héhé ... Héhé ! Et leurs Comtes, depuis qu'il y en a, tu veux savoir ? *Criant* Des assassins, des assassins. Héhé ... Tous ! Mais ... maintenant que les français sont revenus ... héhé ... Crac ... Haha !

Pierre :

Allons, grand-père, les français sont partis il y a longtemps.

Le Vieillard :

Tais-toi, gamin ! tu es bête. Héhé ! les français rôdent, ces pourris ; autour de Toulouse, il n'y a plus un seul verger. Ils ont mis le paquet. Le gros ! Héhé ! le roi, sa clique et ses représentants. Ils ont passé deux mois en Avignon. Ils savent manier le tison.

Pierre :

Vous êtes fou.

Le Vieillard :

Imbécile, cornard ! ça brûle, les maisons. Ils ont du les bâtir en cathare, ça brûle mieux. Héhé ... Il y en a une, Fabrisa elle s'appelle.

Pierre :

Tu as dit Fabrissa ?

Le Vieillard :

Non, j'ai dit Fabrissa idiot ! Tu sais où elle l'a, le feu ? Hein ? Tu ne sais pas ? Tous les soirs elle se fait brûler, et par les français ces ordures.

Pierre :

Tais-toi, vieux fou.

Pierre accélère le pas

Le Vieillard :

Tous des salauds, tous des ordures, putassier, petit con, bravache, fils de chouette, crapule. *Pierre s'enfuit* Tous des idiots, pourriture, vas-y serre, serre fort cornard !



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

Les Français

Dans un château investi par les français. Entrent Raoul, probablement capitaine de la place, Joseph et un prêtre. Un garde est à la porte. Fabrissa entrera plus tard pour servir à boire.

Raoul :

Voilà qui n'est plus à faire. Désormais si ces règles sont suivies, nous contrôlerons le pays facilement. Nous ne sommes pas des conquérants isolés, mais une force unique qui doit faire respecter partout l'ordre français. Ah ! Passer les consignes. *Au garde* Demandez à Paul-François de monter.

Joseph :

Nous devons dicter à toute garnison comment envoyer souvent des messages convenus ou réagir si ces messages ne leur parviennent pas ?

Raoul :

Exactement. Nous avons bien travaillé.

Le prêtre :

Je crains de ne pas avoir bien saisi, Monseigneur.

Raoul :

Cela n'importe pas mon père. Vous verrez à l'usage l'intérêt des cavaliers qui chaque matin quitteront le château et reviendront le soir. Quelle chaleur ! Il est l'heure de votre messe. Nous avons besoin de nous délasser un peu, nous n'assisterons pas ce soir. N'est-ce pas Joseph ? Je souhaite que vous évoquiez au sermon *Hésitant* la parole de dieu qui s'adresse à toutes les nations par ses prophètes, ou quelque chose d'approchant ... C'est votre métier ...

Le prêtre :

Bien Monseigneur, bonsoir mes Seigneurs !

Raoul :

Bien. Notre petite soirée. Nous as-tu trouvé de la musique Joseph ?

Joseph :

Oui, par chance, un dérouleur de refrains.

Raoul :

Qui n'écoute pas Fabrissa, sers nous à boire , douce.

Le garde : *Annonce*

Baron Paul-François de Liborême.

Raoul :

Ah Paul. Je vais te charger d'un petit travail. Où est ton musicien Joseph? *A Paul* Tu vas voyager et donner des ordres à toutes les garnisons. Quelle chaleur ! Fabrissa, à boire ! Ces ordres *Le troubadour entre* Je t'expliquerai plus tard. Tu reste avec nous ?

Paul :

Volontiers.

Joseph :

Je me réjouis de vous présenter Serge de Preyvendre, troubadour.

Raoul : *Rectifiant*

Trouvère!

Joseph :

Troubadour !

Raoul :

Oh ! Nous aurons des difficultés de compréhension ... Enfin ... Viens près de moi, Fabrissa. *Il s'assied avec elle* Voyez-vous, jeune homme, cette femme est une authentique autochtone. Heureusement elle ne parle pas. Elle me comprend, je la comprends. *Fabrissa se serre contre lui.* En campagne c'est le trou de la compagnie. Je me l'attache lorsqu'on s'installe. Autrefois elle était Cathare. Elle a voulu convertir mes soldats. Très gentille ... Vous nous chantez quelque chose ? Fabrissa sert à boire.

Joseph :

Allez-y mon garçon .. allez-y. !

Serge :

C'est une chanson d'amour. *Pendant la chanson, Fabrissa sert à boire et passe de main en main.*

Ma révolte est en amadou
Elle brûle sans faire de flamme
Comme un couteau use sa lame
En tentant de creuser un trou
Dans le roc.

Je ne crois pas à la détresse
Je ne crois pas au désespoir
Ta silhouette dans le soir
Me montre la grande allégresse
De ton corps.

Mais nous irons plus loin ensemble
Nous marcherons sur les cailloux
Pointus, et dans les grands remous
De l'univers qui nous ressemble
Mon amour.

Nous nagerons vers d'autres cieux
D'autres lunes, d'autres étoiles
Et quand nous ôterons le voile,
C'est « TU » que nous dirons à Dieu
Liberté.

Rien ne saura nous empêcher
De porter la grande insolence
Comme l'étendard du péché
Face au monde de la nuisance
Étalée.

Notre révolte sera beauté
Liberté, folie, étrangère
A l'univers de la matière
Que la pourriture a souillé
Pour toujours.

Raoul :

Jolie! Jolie musique.

Paul :

Évidemment, les paroles ...

Raoul :

On ne comprend pas très bien ... Vous avez de la grâce jeune homme, mais vous flairez le charbon de bois. Dites-vous ce que vous pensez ?

Serge :

Je crois ce que je chante !

Raoul :

Vous croyez que l'univers est irrémédiablement pourri ? *Serge ne répond pas. Raoul avec gentillesse* Tant pis. Pourquoi vouloir le guérir ? Profitez-en, il est là l'ordre des choses.

Paul :

L'ordre de dieu. *se reprenant* De l'église, du pape.

Serge :

Vous bâtissez la déchéance.

Raoul : *Ferme*

Nous bâtissons la France. Donne-lui à boire, Fabrissa.

Paul : *Excédé*

Si lui et les siens continuent à raconter de telles sornettes, nous avons encore du travail.
...

Raoul : *Le calmant*

Mais non. Le pays nous appartient. C'est un fait. Quand à éliminer les idées anormales, le Pape s'en occupe.

Paul : *Acquiescant*

Un bûcher toutes les semaines pour cinq à vingt-cinq hérétiques.

Raoul :

C'est efficace et ça sert de calendrier. Les inquisiteurs font leur métier avec talent.

Il attire Fabrissa, continue avec beaucoup de gentillesse et de franchise tout en caressant Fabrissa.

Ils ont de la finesse, du discernement et une autorité réelle. Ils savent transformer la fraternité en méfiance, la méfiance en doute et sous le doute découvrent l'hérésie. Du grand art ... Nous militaires, nous bataillons de front. Une ville est un rempart, il faut l'abattre avec des machines. Pour eux, c'est une cave oubliée, que seule leur présence éclaire violemment. Tout devient limpide. ils voient ce qu'il faut brûler. Méfiez-vous jeune homme, quittez vos idées ou l'Occitanie. Et taisez-vous.

Paul :

Vous avez peut-être une autre chanson ? Sans paroles ...

Raoul :

Quelle chaleur ! *Serge joue de la guitare sur un rythme net mais lent.*

Joseph :

Oui, c'est bon.

Raoul :

Paul, je dois t'expliquer ce que nous avons décidé, Joseph et moi tout à l'heure. Les huit garnisons sont réparties sur ...

Il parle doucement et sa voix est couverte par la musique. La lumière baisse.



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

Pierre et Flaoune

Quelque part, n'importe où, peut être dans la Montagne.

Flaoune :

Ça y est, Pierre, tu es Parfait ? Tu l'as reçue la consolation ? Le consolamenthoummme, ils disent. Ça va mieux, hein?

Pierre :

J'ai été admis dans l'assemblée Cathare, oui. J'ai accepté de vivre pour libérer les hommes. C'est le seul espoir qui soit autorisé.

Flaoune :

Pierre dépêche-toi. Les inquisiteurs te recherchent.

Les Inquisiteurs : « Pierre Balastan, est-ce vous ? Acceptez vous de manger de la viande ? L'acte de chair qu'en pensez-vous , » Héhé ...

Pierre :

Et bien qu'ils m'interrogent !

Flaoune :

Hé Bonhomme, tu n'as pas le droit de mentir, de jurer. Tu ne peux que jeûner, prier et ... dire.

Pierre :

Pourquoi recherchez-vous ceux qui ne se cachent pas ? On ne fait pas avouer les prophètes.

Flaoune :

Ton compagnon, ton double, ils l'ont pris. Demain, il chaufferas les oisillons. Pfuitt ! Pierre, dépêche-toi ! L'inquisiteur te trouvera partout.

Pierre :

Nous vivons sous le règne du mal. Cherche-tu la lumière ? Tu n'es pas fait pour elle. Et rien ne t'en montrera le chemin. Mais, je crois au bien.

Flaoune :

Alors tu n'as pas de refuge.

Chez ton père peut-être. au milieu des brebis, là-haut, quel auditoire !

« Le monde c'est le bien, le monde c'est le mal. Donne moi de ton lait, j'y ai droit ! »

Ou Montségur, l'imprenable bastion, le temple des Cathares. Tu y retrouveras Colomba, la Parfaite. Ce sera la tranquillité. Mais ta mission, ta prophétie, ton message ... Non, tu préfères les moutons. C'est bien Pierre dépêche-toi!



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

Deuxième scène de la montagne

Pierre : *A lui-même.*

Dépêche-toi, Pierre *Il s'arrête, se retourne*

Ils ne me rattraperont pas. Ils savent que je ne suis plus à Toulouse, mais pas où je vais. Ils peuvent chercher dans les Corbières, dans le Razès. Messieurs votre Inquisition n'interrogera pas Pierre.

Il repart Pas cette fois. Et même s'ils me trouvaient. Je connais vos interrogatoires, je sais les détourner. Vous êtes malins. Vous en avez flairés des bonshommes ! Mais nous en avons l'habitude. Nous sommes renseignés. Nous connaissons vos étapes, vos questions. Jamais ils ne viendront ici. Mon père et ses moutons, bien trop haut pour eux. Demain je serai dans sa tente et je trairai ses brebis.

Mais je repartirai. J'irai à Montségur, à Quéribus, à Muret. Je reprendrai le chemin. Les hommes ont besoin de ma foi ... De mon sacrifice ? Ils ont soif des paroles qui leur font trouver Dieu. Heureux celui dont la parole apaise, dont l'amour a trouvé le chemin des yeux.

Il s'arrête et aperçoit sur un autre versant un troupeau et un berger. Il appelle plusieurs fois

Ohé .. Hé ... Hé ...

Uc : *depuis l'autre versant*

Hé ... Ho ... Ho ...

Pierre :

Balastan, Guillaume Balastan, je le cherche.

Uc :

Comment ?

Pierre :

Je cher-che Gui-llau-me Ba-las-tan.

Un temps, puis ensemble

Pierre :

c'est mon père.

Uc :

Il est mort. Qui êtes vous ? Il est mort. *Pierre ne répond pas.*

Uc :

Qui es-tu, Pierre ?

Pierre :

Oui.

Uc :

Comment ?

Pierre :

Oui.

Uc :

Tu peux rejoindre le troupeau. Remonte la vallée jusqu'à la grande pierre plate sous les châtaigniers. Là, tu traverses le torrent. Mais hâtes toi, la nuit est brutale. Tu as compris ?

Pierre : *faiblement*

Oui.

Uc :

Tu as compris ?

Pierre :

Oui.

Uc :

J'allumerai un feu.

Pierre : *assis*

Guillaume. *Il répète le nom. Il écoute* Guillaume. Guil-le hôme. Mon père. *Il crie* Guillaume.

Uc :

Hâte-toi !

Pierre :

Imbécile. Je suis un idiot. Guillaume ... Alaïs. Je ne m'enivrerai plus. Satan est le maître. Libérez-vous mes frères. Héhé ... Sachez deviner Lucifer lorsqu'il vous tente. Voyez sous la main des curés ce que devient la foi : un chapelet de simulacres, un serpent déguisé. Comment peut-on aimer leur Dieu, celui des guerres et des maladies, celui du pouvoir, de la honte, de l'orgueil. Ecoutez le torrent qui bondit. Sa seule règle est de couler, de descendre, les petits tourbillons sont prétentieux et vains. Guillaume ... Tu es descendu. Es-tu descendu ? *La nuit est à moitié tombée*

Uc : *Lointain*

Pierre !

Pierre : *A lui-même*

Oui, je sais. *Agacé* Nous ne sommes pas libres. Dieu choisit. Non, il ne choisit pas, je choisis. Non. J'aime, je m'aime. Je me bats. Je ne dois pas verser le sang, il porte Dieu. Alaïs, tu as été étranglée pour moi, violée. Pour moi ? Héhé ... Merci. C'était à Narbonne. Non à Narbonne c'était Colomba. Non Thomas. Prétentieux. Il voulait trouver la lumière des dieux, L'espoir impossible.

Il fait nuit, on aperçoit une lueur Est-ce l'autre? Le berger ? Qui a allumé le feu ? Et bien voilà, le feu est un but. Pierre dépêche-toi, tu dois l'atteindre la pierre plate avec ses châtaigniers. Est-ce par là ? Non ici c'est le sens du torrent et il faut remonter. Il faut remonter. Héhé ...

Il fait quelques pas et se jette à terre.

Uc : *La voix vient d'une autre direction que le feu.*

Il faut remonter Pierre, je t'attends.

Pierre : *Criant, mais pour lui*

Je ne peux pas.

La lumière monte légèrement. Flaoune est à côté de Pierre. Flaoune est enveloppé d'une cape.

Uc :

Essaye Pierre, tu trouveras.

Pierre :

Je ne peux pas.

Flaoune : *Presque tendre*

Pierre, tu dors ?

Pierre :

J'ai froid. *Flaoune le couvre de sa cape*

Flaoune : *Il lui tend du pain*

Tiens, mange. Ne reste pas ici. Suis le torrent jusqu'à la plaine. Dans deux jours tu y seras. Dépasse Varilhes, Lavelannet. Tu ne risques rien. Les Inquisiteurs sont morts. Assassinés. A Montségur on attend les Bonshommes pour le dernier combat. Tu veux en être ?

Pierre :

Oui.

Flaoune :

Tu connais le combat des Bonshommes ?

Pierre :

Oui. *Flaoune s'éloigne et se retourne vers Pierre, le salue.*

Flaoune :

Pierre.

Pierre :

Et toi ? Flaoune, Et toi ?

Flaoune :

Moi ? Je quitte cette terre. Je vais vers le nord. Le pays Cévenol. On dit qu'il y a des châtaigniers.



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

MONTSEGUR

La scène se passe sur le mur du fort. Un escalier permet d'accéder au sommet du rempart. Deux sentinelles veillent : Pons qui se tient près de l'escalier, et Bertrand qui observe la vallée. Pierre monte l'escalier.

Pons :

Bonsoir, Pierre

Pierre :

Bonsoir. Qu'est ce qu'on entend en bas ?

Pons :

Les français. Ils construisent de nouvelles machines.

Pierre :

Ils ne pourront pas les hisser jusqu'à Montségur !

Pons :

Il leur sera difficile de nous atteindre.

Pierre :

Ils sont tenaces.

Bertrand :

Pons !

Pons :

Qu'y a t'il ?

Bertrand :

Des cavaliers. Viens voir.

Pons : *rejoint Bertrand*

Combien sont-ils ?

Bertrand :

Cinquante, soixante dix peut-être. Ils viennent au camp.

Pons :

Ce sont les couleurs des français. Descends, dis à Raymond de Perella que les français reçoivent de la visite.

Bertrand :

des renforts ?

Pons :

Probable. *Bertrand pour gagner l'escalier passe devant Pierre. Pons reste en observation.*

Bertrand :

Bonsoir Pierre.

Pierre :

Bonsoir. Des renforts ?

Bertrand :

Oui, pour les français. *Il descend vivement et croise Colomba dans l'escalier.*

Colomba :

Bonsoir.

Bertrand :

Bonsoir Colomba.

Colomba :

Pierre est là-haut ?

Bertrand :

Oui. *Colomba arrive au sommet*

Colomba :

Pierre.

Pierre :

Colomba.

Colomba :

Que se passe-t-il ?

Pierre :

Des renforts pour le camp.

Colomba :

Nous ne tiendrons plus très longtemps.

Pierre :

Les hommes de Raymond de Perella sont épuisés par les surveillances et le rations depuis six mois.

Colomba : *Parlant des français*

Eux aussi.

Pierre :

Ils se renouvellent plus souvent.

Colomba :

Heureusement, il a plu. *Ils se taisent. La nuit commence à tomber, on entend des prières.*

Pierre :

Montségur va tomber et les bonshommes seront brûlés.

Colomba :

Un temps, puis As-tu peur ?

Pierre :

Géné Non ... Mais .. *Silence* Je n'en suis pas un.

Colomba :

Tu as reçu la consolation et tu es fidèle.

Pierre :

Oui! Oui!

Colomba :

Tu doute ?

Pierre : *Net*

Non *Puis cherchant ses mots* Je crois à la lutte du bien et du néant, que le monde est le règne du mal. Je crois que l'église des cathares, mes frères ne peut survivre, qu'elle est vouée à l'oubli. Je crois que nulle nation ne peut se bâtir sur ses lois, puisqu'elle devient l'objet d'agression, de sarcasmes et sombre dans la déchéance.

Colomba :

Pierre! ...

Pierre :

Mais je suis heureux. *Un peu illuminé mais lent* Je sais qu'il y a quelque part un monde où des êtres existent, purs comme autant de sources de montagne, qu'ils peuvent se mêler pour grossir d'immenses fleuves cristallins que les boues ne savent pas salir.

Je sais que le bonheur existe ... ailleurs au delà des planètes. Bonheur total où toute vie n'est que respiration.

Je sais que le monde que nous appelons « Dieu » existe. Qu'il est. *Un temps* Je sais qu'il m'est interdit comme à beaucoup mais il existe puisqu'il est.

C'est pourquoi je suis heureux.

Colomba :

Pierre!

Pierre : *Sec*

Veux-tu coucher avec moi ?

Colomba ne répond pas tout de suite. Elle est abasourdie. La nuit est presque tombée. On entend du bruit chez français.

Colomba :

Le monde est le règne du mal.

Cherches-tu la lumière ?

Tu n'es pas fait pour elle,

Et rien ne t'en montrera le chemin.

Une petite troupe munie de torches monte l'escalier.

Un soldat :

Bonsoir. Ne restez pas ici. Il y a du renfort chez les français. Vous risquez de recevoir des flèches ou des pierres.

Raymond de Perella :

Pas de risque. Il n'y aura rien ce soir.

Pierre : *Il descend.*

Bonsoir.

Raymond de Perella : *A Pons*

Ils étaient nombreux ?

Pons :

Je n'ai pas compté. Soixante environ, Pas de fantassin, des cavaliers. *Ils regardent le camp français.*

Raymond de Perella :

Ils s'installent. Cette nuit, réduisez les tours de garde. Reposez-vous. Vas dormir Pons, demain tu nous réveilleras tous avant le jour. Alors nous resserrerons la surveillance.

Une sentinelle : *Depuis le bas du rempart*

Non Pierre, il ne faut pas sortir.

Pierre :

Je ne sors pas, je part !!

Raymond de Perella : *En descendant l'escalier avec la troupe*

Demain nous doublerons les gardes. Pour les hommes le seul travail sera de veiller. Dès le lever, deux patrouilles ceintureront les murailles au dehors, protégées depuis le sommet. Nous préparerons la défense des portes et détruirons les accès trop faciles. Venez amis, allons profiter des heures de nuit pour prier et dormir. Pons tu nous réveille, bonne nuit !

Pierre : *Criant de loin*

Les français! Les français !

Bertrand : *Immédiatement* Les français *Le cri se répète* Des nôtres sont prisonniers au dehors.

Sentinelle 1 :

Pierre, c'est lui qui a crié!

Sentinelle 2 :

Fermez les portes *L'ordre se répète*

Raymond de Perella :

En arme tous, vite! Ceux de l'orient, montez aux murailles !

Sentinelle 1 :

Pierre, était sorti.

Raymond de Perella :

Les autres, protégez les portes! Nous sortirons dès que nous serons prêts.

Les ordres se répètent, le rythme s'intensifie et fait place au chœur de l'assaut.



*** Noir, l'Arc-en-ciel ***

Chœurs du bûcher

L'Assaut.

Les français :

Viens avec nous Seigneur.
Suis notre procession de Gloire
Appuie nos cœurs de ta foi,
Nos bras de ta force.
Durcis notre peau contre la lame honteuse.
Remplis nos chefs de tes lumières.
Tu es notre guide, notre ami, notre compagnon,
Notre combat, c'est le tien.
Viens avec nous Seigneur
Assure nos pieds sur la montagne de pierre.
Que le caillou soit notre allié
Notre arme, notre appui
Et notre bouclier
Que le fer soit notre bras
Que le cuir soit notre donjon.
Le soleil sera notre étendard,
Il se plantera en vainqueur
A l'aube de notre victoire
Sur le sommet du désespoir.
Sois avec nous Seigneur.
Respire avec notre haleine
Sens se briser sous le fer
Les épouvantails de la haine
La chair émue
Les os aigus
Regarde couler sur la pierre
Ce sang maigre et piteux
Regarde le jus triste et visqueux
Des loups tapis en leur tanière.

Le Bûcher

Les français :

Regarde Seigneur cette offrande que nous t'apportons
Regarde Seigneur ces flammes
Qui jaillissent vers toi
A chacun de leur frémissement, un peu de mal
Mourant par la chair tendue
Et craquelée t'est donné.
Dieu reçois ce mal qui t'est offert
Ecoute le chant de la braise et des branches.
Des dents se heurtent; des cartilages
Craquent, des yeux éclatent, les peaux
Se tordent, les os grésillent
Le sang bouillonne.
Du feu naîtra notre joie, notre liberté
Les flammes sont tes doigts onctueux et fugaces qui caressent
Pressent, transpercent
Ceux qui ont refusé ta puissance.
Touche Seigneur, touche ces membres déchiquetés vivants
Et aigus
Goûte le foie, goûte le cœur
Nourris-toi des cerveaux
Ton repas sera leur purification.
Reçois ces sexes haletants dans leur dernière illusion
De la vie qu'ils ne donneront plus qu'à Toi.
Toi vers qui Seigneur toutes ces odeurs
Violentes et désordonnées
Montent pour ton ivresse
La mort du mal nous donne la vie
La mort du mal
La vie ... la vie

La Fête

Les français :

Victoire! Gloire!
Dieu puissant et sauveur
Sanglant et miséricordieux
Tu as extrait le
Serpent qui nourrissait
Ses enfants sur les pentes
Rocailleuses de Montségur
*A ce point peut commencer un murmure qui annonce le chœur
suivant : Terre ... Terre*

Tu nous a donné la force du destin
Tu as guidé le fer jusqu'à la poitrine du mal
La flamme a roussi la pensée de tes ennemis.
Désormais nulle trace, nulle souillure
N'insultera plus ton regard
Le sang des morts t'es offert
Le corps des faux et des traîtres est prosterné par la mort.
Les yeux sans vie te regardent
Les visages boursoufflés se tendent vers toi
Les forces du mal n'agrippent plus tes fidèles
Les ventres sont lavés de leur sang impur
Les poitrines du mal ne crient plus la haine de tes ennemis,
Ne salissent plus de leur haleine les vents
Clairs que tu transportas au secours de cette terre malheureuse.
Les doigts sont couchés sur la cendre
Les ongles retournés
Des odeurs âcres et calcinées, l'encens pourra
S'élever vers les nues.
Les bouches noires et tordues ne pourront plus crier.
Les amours n'existeront plus

Chœur de la terre des brûlés.

Pierre et les brûlés :

Terre de Toulouse
Terre de Narbonne
Terre de Carcassonne et de Muret
Terre de Lavaur et de Béziers
Terre de Montségur.
Irrigué de ton propre sang
De ta propre foi
L'homme est sorti de toi
Et tu l'as nourri et désaltéré
Il t'a rendu ton amour
Et ton souffle devenait le sien
Et tu étais la source de ses pas
Plus larges et plus puissants
Et la citadelle du Sud bravait l'univers
Par la main tendue de l'amitié des frères.

Alors le vent bleu et froid est venu du Nord
Et la détresse a sifflé dans les donjons,
Aux murailles, aux poternes
La forêt a retenti de cris,
De prières, de suppliques.
Mais l'homme a bravé le vent
Par la main ouverte de l'amitié,
Et le vent l'a renversé
Ballotté et brisé.
Et tes fleuves sont devenus rouges
Terre de Toulouse
Et tes pierres sont devenues rousses
Terre de Béziers
Et les braises ne se sont éteintes
Que par tes larmes
Terre de Narbonne
Terre de Carcassonne et de Muret.

Fin de la seconde partie et fin de la pièce.